

le monde
libertaire
hebdomadaire de la Fédération anarchiste
adhérent de l'Internationale des fédérations anarchistes

le monde
libertaire



capitalisme, croissance et consommation sans limites
nous produisons notre destruction

Le marché
une impasse

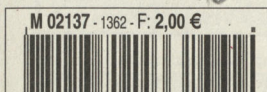
Arcade
esclavage moderne

Cannes
retour sur une lutte

B. Traven
der Grossindustrielle



FOP 2520



2€
ISSN 0026-9433

« Il faut vivre comme on pense, sinon tôt ou tard on finit
par penser comme on a vécu. »

Paul Bourget

hebdo n° 1362
du 3 au 9 juin 2004

Sommaire



Il était une fois **Cannes** la rebelle, par Gaël, page 4

Précaires et exploitées : merci **Arcade** et C^{ie}, par Zohra, page 6

L'autruche se détend, par F. Ladriss, page 7

Presse et enfants : le capitalisme y trouve son beurre, par N. Potkine, page 8

Quel futur après **le pétrole** ? par P. Sommer, page 9

Une nouvelle de B. Traven : leçon de pédagogie, page 11

Énergies renouvelables : lobbies, enjeux et perspectives, par Daniel, page 15

Décroître ou consommer, telle est la question, par J.-P. Tertrais, page 17

En vrac se veut droit, page 18

Hommage à un mélomane internationaliste, par H. Schwartz et P. Schindler, page 19

Égrégores : une maison d'édition associative, par Claire, page 20

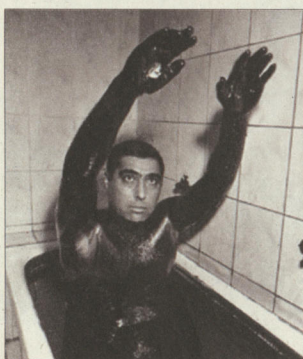
Deux livres à dévorer dans tous les sens, par A. Bernard, page 21

Agenda anarchiste et **Radio libertaire**, page 22

Vie du **mouvement**, page 23



Les nouvelles des fronts se posent à l'arrière, par Hugues, page 23



Directeur de publication : Bernard Touchais
Commission paritaire n° 0906 I 80740
Imprimerie EDRB (Paris)
Dépot légal 44 145 - 1^{er} trimestre 1977
Routage 205 - EDRB
Diffusion NMPP

Photos et illustrations de ce numéro :
droits réservés.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Tarifs (hors série inclus)	France * (+ DOM TOM)	Sous pli fermé * France	Étranger **
3 mois 13 n ^{os}	<input type="radio"/> 20	<input type="radio"/> 32	<input type="radio"/> 27
6 mois 25 n ^{os}	<input type="radio"/> 38	<input type="radio"/> 61	<input type="radio"/> 46
1 an 45 n ^{os}	<input type="radio"/> 61	<input type="radio"/> 99	<input type="radio"/> 77
Abonnement de soutien	<input type="radio"/> 76		

* pour les détenus et les chômeurs, 50% de réduction en France métropolitaine (sous bande uniquement)
** les chèques tirés sur des banques hors France subissant une taxe exorbitante (plus de 15 euros), nous vous demandons d'effectuer vos paiements par virement postal international sur notre compte chèques postal (CCP)
Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière bande de routage

(en lettres capitales)

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Chèque postal Chèque bancaire Virement postal (compte CCP Paris 1 128915 M)

Règlement à l'ordre de Publico (à joindre au bulletin)

Rédaction-Administration : 145, rue Amelot, 75011 Paris. Tel : 01 48 05 34 08 - Fax : 01 49 29 98 59

2 **abonnez-vous**

Le Monde libertaire du 3 au 9 juin 2004

Editorial

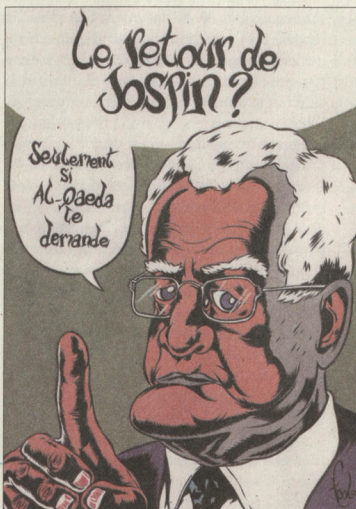
JOËLLE AUBRON et Ernest-Antoine Seillière ensemble à la une de l'ancien quotidien de la rue de Lorraine. L'ancienne d'Action directe reste en prison malgré son cancer et son espérance de vie de quelques mois. Le baron (qui aurait peu de temps pour lire et aurait à son chevet les mémoires de Charles de Gaulle et la Bible) englutit Nathan, Bordas, devenant ainsi une sorte de leader des livres scolaires.

Une loi, la suspension de peine, et deux mesures. Le patron des patrons, deuxième éditeur français. Diable, la France des hauteurs défend son pré carré. Pendant ce temps, sur fond d'euro-péennes, les différents prétendants se mettent en place pour la présidentielle de 2007.

Nicolas Sarkozy aurait même été présenter aux salariés d'Alstom un plan de sauvetage ! Et, cerise sur le gâteau, le ministre de l'Économie et des Finances a déclaré à des patrons de presse que les journaux gratuits étaient une « collection de dépêches maquettées ». Sarkozy et Livre CGT même combat ? Pendant ce temps-là, Raffarin baisse dans les sondages, et François Bayrou dénonce un « complot » UMP-PS, les accusant de faire tout pour noyer le poisson dans la campagne des élections européennes. Les places sont chères, mais tout cela n'est que galop d'essai pour la charge suprême.

Ce n'est pas l'ex-trotskiste Lionel J. qui nous démentira. Lui qui, piaffant devant le surplacé socialiste, s'est déclaré objectivement présidentiable. Rifi chez les éléphants !

Reste le problème social. Sécu, privatisations diverses, tout cela à la sauce européenne qu'on nous mijote ne sent pas le progrès social à plein nez. Quant aux élections européennes, un autre monde est à trouver par d'autres moyens !



Insurrection à T'Kout contre le pouvoir algérien

« Pour vous, gouverner c'est mentir ;
pour nous, collaborer c'est trahir. »

Manuel Sanschaise

EN ALGÉRIE, « tout le monde » se félicite du retour de la démocratie dans le pays, suite à la dernière présidentielle qui a vu la réélection de Boutéflika à la tête du pays. La communauté internationale avait dans son ensemble plébiscité Boutéflika, et Chirac avait été le premier président étranger à lui rendre visite. Puis on apprend ces jours-ci que plusieurs ministres français se rendront en visite officielle d'ici à quelques semaines. D'abord, ce sera « Nicolas Sarkozy, [qui] conduira très prochainement une délégation composée d'une douzaine de chefs de groupes industriels et d'investisseurs, dont les patrons de TotalFinaElf, de la RATP et d'Alstom »¹. Super ! On sait que tous ces gros patrons et ministres sont réputés pour leur dévouement et leur altruisme. En particulier, TotalFinaElf qui n'a que de bonnes intentions, comme on a pu le voir dans les pays d'Afrique francophone ou en Birmanie.

Tout le monde se félicite ? Enfin presque. Il semble que certains aient des critiques à formuler sur la démocratie algérienne. Parmi les discordances, faisons un peu de publicité à Louis Aggoun et à Jean-Baptiste Rivoire, coauteurs du livre *Françalgérie : Crimes et mensonges d'État - Histoire secrète de la guerre d'indépendance à la « troisième guerre » d'Algérie*². Cette lecture est vraiment très instructive... Faisons aussi un

peu de publicité au livre de Mohammed Benchicou,³ *Boutéflika : Une imposture algérienne*, interdit en Algérie. Benchicou, comme les autres journalistes algériens qui assument une certaine indépendance, est victime d'une cabale entretenue par le pouvoir algérien contre la critique médiatique.

Les journalistes ne sont pas les seuls à douter du démocratisme de l'État algérien. La population aussi, semble-t-il.

Déjà, depuis les événements du Printemps noir, au printemps 2001, les mots d'ordres du Mouvement des citoyens⁴ - autrement dénommé les *aârouchs* - sont massivement suivis. « Oulêch smah ! Pas d'vote ! » Les campagnes successives de boycott des différents scrutins sont massivement suivies dans toute la Kabylie, et trouvent des échos dans le reste de l'Algérie. Les chiffres officiels de participation aux présidentielles ne vont guère au-delà de 30 % en moyenne pour toute l'Algérie, et pas plus de quelques pour cent en Kabylie. Cela fait déjà 38 mois que cette région s'est soulevée pour faire face à la répression de l'État. On se souvient que l'assassinat, le 18 avril 2001 du jeune Massinissah Guer-mah, par les gendarmes, a été l'étincelle qui mit le feu aux poudres. On compte à ce jour 126 morts (martyrs assassinés par les forces de l'ordre) en liaison avec les événements du Printemps noir. Mais, pendant que le **suite page 4**

suite de la page 3

Premier ministre Ahmed Ouyahia réitère ses appels officiels au Mouvement des citoyens pour la reprise du dialogue, l'histoire se répète tragiquement.

Cette fois-ci, c'est dans les Aurès, chez les Chaouis, qu'un autre soulèvement populaire est gravement réprimé.

Ainsi le 13 mai 2004, à T'kout, dans la willaya de Batna, les Groupes locaux de défense (milices créées par le pouvoir pour la guerre sale « contre le terrorisme ») assassinent Chaib Argabi, 19 ans, sans aucune raison, lors d'un banal contrôle d'identité (et alors que dans ce village tout le monde se connaît bien). L'ami qui est avec lui est enlevé et séquestré dans les locaux du GLD. Dès le lendemain, les manifestations pacifiques éclatent en signe de solidarité et de colère. Celles-ci sont réprimées par la gendarmerie, aidée de l'armée, et très brutalement. Puis une chasse aux manifestants est engagée dans toute la ville, et les arrestations se succèdent jusque tard dans la nuit et y compris dans les domiciles. D'autres s'enfuient de la ville et trouvent refuge dans les forêts voisines et dans d'autres villes. Parmi les incarcérations, beaucoup de délégués du Mouvement des citoyens. Le Congrès mondial amazigh (CMA) dénonce des centaines de passages à tabac, des dizaines d'arrestations, ainsi qu'une forte probabilité de tortures des personnes incarcérées⁵. C'est effectivement ce qui arrive, et un jeune témoin : *Comment j'ai été torturé*⁶. Le 24 mai, un premier groupe de 22 personnes est déféré devant un tribunal. Les peines éclopées vont de trois à huit mois de prison ferme.

Mais la ville est bouclée ce jour-là pour repousser une délégation des aârouchs venue de Kabylie pour faire la jonction.

T'kout n'est pas la seule ville à se soulever. On en compte aussi de multiples dans l'actualité récente de l'Algérie: Djelfa, Sidi Rached, Bordj Bou Arreridj. Et l'opinion publique n'en est quasiment pas informée. Pour cause, de tels exemples pourraient faire tache d'huile...

Joignons notre voix à celles des Algériennes et Algériens. Dénonçons la répression boutéfliekienne! Et dénonçons ses complices de Chiraquie, ou d'ailleurs, toujours en soif de tunes.

Solidarité avec la population algérienne et avec tous les opprimés de la Terre! **M.S.**

1. Dépêche Associated Press du 27 mai 2004.

2. Paru le 24 avril 2004, aux Éditions La Découverte

3. Directeur du quotidien algérien le Matin, journal à grand tirage, mais qui parle quand même des pauvres (une fois n'est pas coutume). Actuellement sous contrôle judiciaire en Algérie.

4. Mouvement transparent et horizontal, qui exerce une influence plus ou moins forte dans toute l'Algérie. En Kabylie, c'est la population dans son grand ensemble qui coordonne sa lutte au sein du Mouvement des citoyens, toujours maître de la rue depuis le printemps 2001.

5. Lettre envoyée aux instances internationales, CMA, le 17 mai 2004.

6. Le Matin du 26 mai 2004.

Luttes à Cannes



À L'INITIATIVE du Collectif intermittent.e.s et précaires, plusieurs collectifs « KO à Cannes » se créaient au début du printemps un peu partout en France, en Italie et en Espagne, et s'organisaient pour occuper la ville de Cannes pendant son festival du film. L'objectif était d'utiliser cet événement comme tremplin médiatique afin de dénoncer toujours plus fort le démantèlement des acquis sociaux entrepris par le gouvernement français, entre autres.

Mais, au-delà de l'habituelle critique, c'est aussi de véritables propositions qui émanaient de ces collectifs, grâce en particulier aux travaux du CIP portant sur la réforme de l'assurance-chômage. Pour une fois, un secteur professionnel n'entendait pas se battre pour quelques miettes autour de négociations perdues d'avance mais avançait des propositions¹ dépassant la simple lutte corporatiste. L'ouverture sur la précarité et la convergence des luttes se construisait enfin sur des bases réelles et pertinentes.

« Eh, eh, ça me rappelle ma jeunesse! En 68, c'était déjà le même bordel! » me commente lors de la première AG un militant de longue date. En effet, une fois sur place, la mise en pratique de l'occupation de la ville est souvent loin des attentes de chacun.e. Lors des assemblées générales quotidiennes, de multiples tendances s'affrontent afin d'organiser les actions de la journée. Entre les plus mous qui voient à Cannes l'occasion de faire une bonne manif style promenade sur la Croisette et les plus extrémistes qui sont venus dans l'unique but de court-circuiter cette grosse

machine économique qu'est le festival de Cannes, les relations ne sont pas tendres. Si, à cela, vous ajoutez des éléments manipulateurs de la CGT, des perturbateurs de la maison Poulaga travestis en civil, des Parisien.ne.s qui s'identifient comme les organisateurs de la lutte, on en arrive vite à des situations où les assemblées démocratiques prennent la forme d'arènes où règnent violence, rancœurs et inefficacité.

On peut prendre à titre d'exemple la première journée où les quelque trois cents personnes réunies en AG montrent leur désir de répondre à l'invitation du festival qui propose qu'une délégation d'intermittent.e.s monte tranquillement les marches du palais lors de la cérémonie d'ouverture pour donner une visibilité « sécurisée » aux revendications des intermittent.e.s. Mais, s'il est décidé d'envoyer une délégation qui monterait les marches, ce serait pour mieux les bloquer, pendant que le reste de la bande partirait en action plus offensive. Après une AG éreintante de quelque huit heures (!), la journée se termine contre toute attente par une montée des marches bien consensuelle (par une délégation CGT inconnue de tous...), les mandaté.e.s ayant été bloqué.e.s avant l'accès aux marches par les CRS) pendant que le gros des manifestant.e.s épuisent leurs derniers grammes de motivation dans un regroupement inoffensif devant le palais...

Ceci engendrera un sentiment de méfiance et une ambiance des moins solidaire parmi les manifestant.e.s dès les premiers jours du festival.

ni KO ni anarchie !

Si les pratiques d'auto-organisation n'ont pas évolué selon certains depuis 1968, ce ne sont pas non plus des échecs du printemps dernier que des enseignements ont été tirés! La convergence des luttes, expression très à la mode dans les mouvements sociaux actuels, reste vide de sens à Cannes.

Malgré de nombreux précaires de tous secteurs venus apporter leur contribution dans la chaotique occupation de Cannes, c'est quasi exclusivement l'image d'intermittent.e.s en colère que les médias laissent disparaître. Et si l'on sait depuis longtemps que ces mêmes médias, à la solde du patronat, n'ont aucune raison valable de montrer que KO à Cannes relève d'une résistance autrement plus globale que la seule lutte des travailleurs du spectacle, ils ne sont pas les seuls responsables dans ce manque d'information. Certes, malgré l'insistance de certain.e.s et les quelques communiqués de presse lâchés en pâture aux fauves de l'information qui relataient bien d'une réelle convergence des luttes, trop nombreux sont encore les intermittent.e.s qui tiennent à cette étiquette et n'ont aucune envie de la lâcher pour celle de précaire.

En outre, on peut noter le peu d'engagement qu'ont suscité l'occupation de l'Assedic de Cannes et la réquisition de richesses du supermarché du coin (qui se solda d'ailleurs par un échec... Nice Matin parlera même de SDF essayant de se faire passer pour des intermittent.e.s!).

La réalité des convergences qui a pu naître effectivement entre les grèves spontanées des personnels hôteliers et le mouvement des intermittent.e.s et précaires venu.e.s à Cannes dépassait rarement les 2 minutes 30, le temps que les différents cortèges se croisent dans la rue...

Pour finir, il est intéressant de noter qu'une des caractéristiques de l'initiative lancée par les collectifs KO à Cannes relevait de la mise en place d'un rapport de force qui pouvait difficilement se construire sans la coopération des médias. Or, une fois de plus, les médias ont montré leur parti pris pour la cause du patronat et les enjeux économiques du festival. Essayer d'intégrer le spectacle de la contestation aux paillettes de cette fête bourgeoise pour la rendre un tantinet plus attractive, voilà ce qui intéresse le journaliste.

De l'intermittent.e qui gueule sur la Croisette pour alimenter les discussions de comptoir, c'est vendeur. Mais la montée en puissance d'un mouvement basé sur une colère partagée par un nombre grandissant de la population, ça dénote. Pire, c'est dangereux. On l'a bien vu lors de la journée du 15 mai. La nuée d'appareils photos agglutinée sur Moore et Bové resta collée sur la manif pépère du samedi après-midi : ça comble les temps morts en attendant que les stars viennent se dandiner sur les marches.

Les plus voraces d'images se laissent aller à quelques clichés de la gentille évacuation des manifestant.e.s les plus entêté.e.s à ne pas déguerpir de la Croisette. Mais quand les CRS matraquèrent de bon cœur les camarades deux rues plus loin, plus un seul journaliste. Et si quelques zélés pandores n'avaient pas eu l'âme à s'amuser plus que de raisonnable sur le seul cameraman présent lors de la manif en début de soirée, c'est tous les contestataires qui auraient goûté de la matraque dans l'indifférence quasi totale. Encore une fois, on prend conscience de la difficulté à utiliser et maîtriser les médias de masse dans les mouvements sociaux.

Chaos à Cannes? Si la pertinence d'une telle action peut se discuter, reste que dans les faits nous avons surtout montré, média à l'appui, l'incapacité à nous organiser efficacement face à la précarisation de la société. Si chaos il y a eu, c'est avant tout au sein du mouvement social.

Qu'on se plaigne que la culture ait un arrière-goût de Prozac? Ça n'empêchera pas le Medef de nous la vendre en suppositoire! Et même pas remboursé par la Sécu!

Gaël

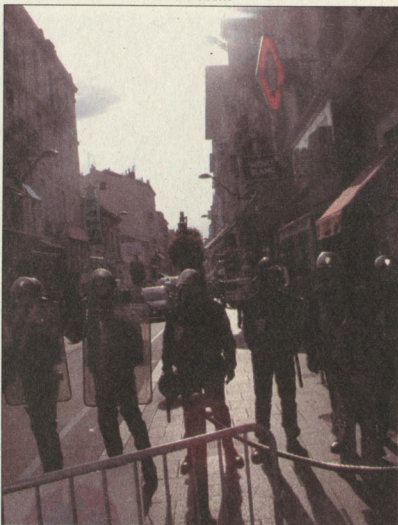
groupe FA de Marseille

1. Voir les travaux de la Coordination des intermittent.e.s et précaires d'Ile-de-France dont le nouveau modèle d'indemnisation est consultable sur le site www.cip-idf.org

2. Dans la journée du samedi, des manifestant.e.s ont occupé un cinéma, interrompant des séances commerciales proposées dans le cadre du marché du film. L'évacuation musclée du cinéma avait conduit six personnes en garde à vue et plusieurs à l'hôpital. Une manifestation s'était organisée « spontanément » afin d'exiger leur libération devant le commissariat, bloquant du même coup les principaux axes routiers de Cannes.



Photos : un samedi 15 mai sur la Croisette



Arcade ou autres les rebelles font le ménage

Le gâteau du jour de la grande lessive (c'est une vraie recette, mais ché pu où j'ai rangé le livre de cuisine !)

« Être des femmes immigrées ne devrait pas vouloir dire exercer les métiers les plus dégueulasses. »

Faty dans les studios de Radio libertaire



ARCADE, sens polysémique du mot :

– Ouverture en forme d'arc dans sa partie supérieure.

– Partie du corps en forme d'arc située au-dessus de l'œil.

– Arcade, société sous-traitante qui assure le nettoyage dans les entreprises, principalement dans les hôtels (Formule 1, Étape, etc.).

Au-dessus de l'arc se situe une direction qui visse, dans des conditions sociales assimilables à l'esclavage, des femmes immigrées ne sachant souvent ni lire ni écrire. Sous cette même voûte, une trentaine de femmes qui osent entamer un véritable bras de fer avec l'opresseur économique et social.

Faty et les autres ont décidé de faire explorer l'ordre des choses. Elles ont crié, mis en pratique leur volonté de dire non aux conditions

lamentables de travail imposées par une direction colonisatrice.

Les critères d'embauche sont extraordinairement pitoyables. Utiliser, pour mieux régner, exploiter, la vulnérabilité de ces femmes. Par exemple, les femmes illettrées ou qui ont un mal fou à remplir le formulaire d'embauche réussissent la sélection. Elles ont donc un emploi.

Celles qui déchiffrent, savent lire, deviennent les gouvernantes immigrées, qu'Arcade, Accor et les autres emploient pour accéder à un poste de responsabilité. Ces cheftaines sont chargées de distribuer les tâches, le travail. Elles épient, elles organisent, elles rapportent. Sont-elles devenues les taupes de ces entreprises? Probablement. Avec certitude, elles sont les outils d'exploitation d'une société capitaliste.

Distribuer l'illusion de réussite sociale, juxtaposer la rivalité, la compétitivité, favoriser ainsi l'opposition entre les salariées, permettent aux grands manitous (laidis sots-scierterre) de servir, sur un plateau d'argent, une masse salariale docile, rentable et peu onéreuse, au libéralisme.

Ces mêmes dirigeants qui sont particulièrement loin d'être intelligents ont oublié que l'illettrisme n'empêche en rien la pensée. Car ces moins-que-rien ont eu la force, l'énergie, de vouloir bâtir dans le monde du travail d'autres repères.

Pour cela, ces femmes, pourtant si soumises dans cette société exécrationnelle, s'organisent, et alors deviennent déterminées.

Protester, réagir n'est pas une simple affaire, parce que ce geste est porteur d'une image trop lourde de conséquences désastreuses. Comment sensibiliser les collègues de boulot à leur situation? Même si la colère gronde chaque jour, même si l'humiliation devient insupportable, quand on traîne une vie, vide de sens, alors il n'est pas aisé de prendre part aux conflits.



Quels sont les mots, les idées qu'il faut trouver pour que ces femmes participent activement à la lutte des classes, sans les brusquer ?

Lorsque Faty déploie l'avalanche d'arguments qui justifient une opposition massive à la soumission, alors ces humbles femmes prennent conscience de leur condition de femmes soumises. Elles écoutent, elles acceptent de se mettre en avant, pour une cause légitime : être des femmes immigrées ne devrait pas vouloir dire exercer les métiers les plus dégueulasses.

Soumise en tant que femme dans une société, et ici bien sûr le monde du travail, qui refuse de faire place à un système égalitaire.

Soumise, car la devise la plus cohérente dans un système ultralibéral est d'appliquer les vieilles recettes : Immigrées = sale boulot (sale, très drôle, pour des femmes à qui on demande de faire le ménage!).

Une lutte très longue avait poussé la direction d'Accor, sous la pression de ces mêmes femmes, épaulées par le syndicat Sud, à élaborer une charte, autour des conditions de travail, des heures supplémentaires et des cadences.

Aujourd'hui, bien sûr, cette direction n'applique pas les accords passés. Ces patrons continuent d'appliquer une politique antisociale. L'esclavagisme est de mise. Exemple : heures supplémentaires non payées, cadences de plus en plus intenses, etc.

L'abjection de leur conduite invite les plus démunies à multiplier les rafales d'attaques en se mobilisant, en dénonçant haut et fort, une attitude exemplaire dans le domaine de l'immondice. Faty pour avoir osé crier ses engagements, pour avoir osé affronter, de face, le patronat, se retrouve licenciée. Pour sûr que le motif évoqué ne tient pas la route (dépassement du quota d'heures syndicales).

Certes, les chaînes de télévision, privées, ou pas, ne se focalisent pas sur les grévistes d'Arcade.

Par contre sur Radio libertaire, les « Chroniques syndicales », « La philanthropie de l'ouvrier charpentier » avaient invité Faty, pour raconter, expliquer ses engagements.

On peut donc penser que bientôt sur Radio libertaire...

Zohra

Pour aider et soutenir Faty et ses collègues, contactez Sud au 01 42 43 12 24.

Quand l'autruche éternue...

Madame sa mère.

« Maman m'a traité de petit con. » Noël Mamère.

On peut jouer les boutefeux de province, monter une opération de politique business, s'exhiber sans vergogne devant flashes et caméras, on ne trompe pas le cœur d'une mère. Petit con : madame Mamère connaît son fils.

Amuseurs publics.

« Ce n'est pas en montant sur une table qu'on prend de la hauteur. » François Baroin, UMP.

Le parti du président semble avoir trouvé son humoriste de service. Baroin-le-Jeune serait en quelque sorte le pendant de Santini-l'Ancien, préposé UDF aux cigares et aux blagues salaces. Nous souhaitons à ce comique de connaître le même succès que son modèle et de finir, comme lui, aux grosses têtes de Bouvard.

Japy : eh non ! on n'a pas oublié.

« Il suffit qu'il y ait une demande d'égalité de droits pour que je sois pour. »

Delanoë, maire de Paris.

C'est plus fort que lui, il est pour. Bon, faut savoir aussi de quelle égalité qu'on cause. Ainsi l'égalité ne semble pas, pour Delanoë, devoir s'appliquer aux sans-papiers : le gymnase Japy fut évacué l'année dernière par les forces de l'ordre sur demande expresse de la mairie de Paris. Expulsions, fermeture de squats se poursuivent, tandis que le maire concentre toute son attention sur la troisième saison de l'opération Paris plage. Dans la capitale se confirme l'adage coluchien, selon lequel certains sont plus égaux que d'autres.

Défense de la France.

« Qui veut défendre la France doit défendre l'Europe. » Cohn-Bendit, nationaliste.

D'ailleurs, notre projet de ligne Maginot passerait par les Carpates pour s'achever sur les plages de Skopelos. Comme dit Robert-du-bistrot, ah bah, nous v'là tranquilles.

Travail, famille, infirmerie.

« On ne peut pas mener les combats d'aujourd'hui avec un regard concentré sur l'infirmerie. » Maréchal Seillière, du Medef.

Le côté guerrier de la métaphore n'ayant échappé à personne, on a tout le temps de se demander ce que, pour Seillière, représente l'« infirmerie ». C'est pas bien compliqué, c'est là où crèvent les précaires, les exclus, hommes et femmes ayant quitté le front faute de munitions. Le Medef, état-major des « combats d'aujourd'hui », n'a pas le temps de jeter un regard sur cette manière de léproserie ? Que le maréchal Seillière ne s'étonne pas si au cours des prochains assauts certains de ses officiers prennent une balle dans le dos.

Le grand cirque.

« Je mouille ma chemise dans toute l'Europe, au moins, que ça paye ! »

Cohn-Bendit, en tournée.

C'est marrant, c'est exactement ce que me disait l'autre soir madame Pinder.

Celui-ci.

« À l'échelle d'une vie humaine, personne ne peut espérer voir l'aboutissement de ses efforts pour atteindre « l'altermonde. » J.-M. Harribey, du conseil scientifique d'ATTAC.

Soit les raéliens font de l'entrisme au sein même d'Attac, soit son conseil scientifique prépare un transfert sur Sirius (je peux fournir les allumettes)... « L'autre monde, il y a deux mille ans qu'on essaie de nous le vendre. Nous, c'est celui-ci que nous voulons. »*

Frédo Ladrissse

(sources : France 3, le Journal du Dimanche, le Monde Diplomatique, le Nouvel Observateur, Politis).

* Thierry Hazan, Chronique de la guerre civile, La Fabrique Éditions. Disponible au nouveau Virgin Megastore du 145 rue Amélot, Paris 11^e.

... c'est toute la jungle qui s'enrhume

Publicitaires, publicistes, pédophiles (*synonymes*)

Le capitalisme prit son véritable essor en Angleterre à la fin du XVIII^e siècle, la même période qui vit triompher la théorie de la gravité de Newton.

ON NE SAURAIT INSULTER son anus en le torchant avec le *Figaro* ou *Libération* ; il y retrouve de vieux camarades. S'il se permet de désagréables crises hémorroïdaires, on peut fort bien le punir en le torchant avec *National Hebdo*. Mais rien, non rien, ne saurait justifier d'infliger à un anus respectable le contact d'un nouveau torchon que même des fosses à purin recracherait. Ce torchon, je l'ai vu au coin d'un kiosque. Je me suis arrêté, je me suis frotté les yeux, je me suis pincé. Oui, il existe un journal, appelé *Milk*, « magazine de mode enfantine ». Et, sur sa couverture, la top model doit avoir 3 ans, peut-être 4. Soit l'âge de l'autre top model, en quatrième de couverture. Cette quatrième de couverture est une publicité pour Dior, car Dior possède une ligne de vêtements pour tout-petits appelée « Baby Dior ». Le top model de la quatrième de couverture porte un soutien-gorge, dont on se demande ce qu'il est censé soutenir, à part les bénéfices de Dior.

Je m'approche. Parmi les sous-titres de la couverture, celui-ci : « Donald, 70 ans de fashion Duck » (sic). N'écouter que mon courage, j'ai demandé l'OVNI à la kiosquière. Elle me l'a vendu, ce n'était pas un canular. En outre, il s'agissait du numéro 4. Donc, les trois précédents numéros se sont vendus, dans une France qui clame son scandale des atrocités d'Outreau, une France dont les journaux, ou du moins ce qui en fait office, doublent leurs ventes à chaque arrestation d'échangeurs de photos de sodomisés de 5 ans. Cette même France a subi, sans autre indignation que celle des anti-pubs, les récentes publicités *Dolce & Gabbana* où des enfants de 3 ans apparaissent permanentés, maquillés, les ongles vernis, en lunettes de soleil et gourmettes en or (avec quel plaisir nous avons été quelques-uns à étiqueter, juste derrière le D de « *Dolce & Gabbana* » un « UTROUX » bien senti).

L'article que vous lisez fait à peu près 5000 signes. Dans les 128 pages de *Milk*, qu'on me pendre s'il se trouve plus de 50000 signes. Rien d'étonnant, à lire l'article annoncé en couverture, celui promettant une profonde analyse de « 70 ans de fashion Duck ». Le voici en version intégrale. C'est Donald Duck lui-même qui parle :

« Salut, bande de petits morveux ! C'est votre ami Donald, plus en forme que jamais ! Depuis que je lis *Milk*, je me demande à chaque nouveau numéro si je ne vais pas laisser tomber mon gilet de marin et me préparer

un avenir de canard fashion. Quitter mon béret et l'échanger contre un de ces vêtements bizarres qu'on trouve dans ce magazine. Après coin (sic), je poserais dans *Milk* avec Daisy et mes poussins, j'irai chez Colette [un magasin à la mode] et je prendrai l'air fin. Le petit fayot de Mickey serait jaloux. Bien fait pour lui. Après tout, c'est mon anniversaire... j'ai 70 ans, je vous le rappelle. Tout Disney s'excite pour moi, et c'est parfaitement normal. On ne va quand même pas laisser Donald Duck le bec dans l'eau ! God save the coin. Parole de Duck. »

Voilà. *Milk* coûte 6 euros. Un euro par point de QI de ses journalistes.

Dans un livre bienvenu après un tel concentré de bave, *l'Impasse Adam Smith* (Climats, 16 euros, mieux investis que dans *Milk*), Jean-Claude Michéa rappelle que l'obsession de la jeunesse constitue, bien plus qu'un ridicule de plus de la Californie des liftings, un pilier central du pouvoir du capitalisme. Le capitalisme prit son véritable essor en Angleterre à la fin du XVIII^e siècle, la même période qui vit triompher la théorie de la gravité de Newton. De même que l'on crut pouvoir réduire la compréhension du monde physique à ce que l'on pensa être le principal avatar de Newton. De même que l'on crut pouvoir réduire la compréhension du monde social à ce que l'on pensa être le principal moteur de la personnalité : l'intérêt personnel. Et de même que le monde physique se vit réduit aux échanges des atomes, le monde social se voit réduit, du moins le capitalisme le veut-il, aux échanges des individus.

Alors, dans une société où n'existent plus que l'économie et les individus, ceux-ci doivent se plier aux moindres frémissements, aux moindres indispositions, aux moindres ordres de celle-là. Or les jeunes sont souples, les jeunes sont sans attaches, les jeunes sont crédules. D'où le piédestal sur lequel le spectacle les pose. Comme Mireille Mathieu. Guy Bedos a écrit quelque part que « Mireille Mathieu n'est ni de droite ni de gauche, elle est là où on la pose ». Le piédestal est si bien fait, le culte de la jeunesse est si prenant (et si meurtrier pour elle !) qu'il en est à présent à sa conséquence logique : ne soyons plus même jeunes, soyons enfants. Nous pouvons nous le permettre, nos papas à cigares veillent sur nous.

Nestor Potkine

Vers une société sans pétrole ?

Pierre Sommer

RAPPELER que les matières premières et particulièrement le pétrole sont une des clés de la puissance industrielle ne sert à rien. Chacun d'entre nous le sait depuis longtemps. Mais nous vivons dans un monde dont l'aujourd'hui est donné pour le toujours, où l'idée même que demain ne pourra qu'être différent de ce que nous vivons maintenant apparaît comme iconoclaste. Pourtant, notre rapport au pétrole est en train de changer insensiblement. Les réserves ne sont pas éternelles. Le réveil sera brutal quand on s'apercevra qu'il n'y a plus autant de grain à moudre qu'on le voudrait et que ce grain va en se raréfiant, lentement mais sûrement. Le pétrole n'est pas seulement l'essence pour la voiture mais c'est aussi de nombreux produits usuels qui en devenant rares ou en disparaissant modifieraient profondément la société où nous vivons. C'est cette problématique qui est en train d'arriver au premier plan de l'actualité.

Les patrons de Shell, la première puissance pétrolière mondiale, viennent d'en faire la douloureuse expérience. Ils se sont fait virer parce qu'ils ont menti quant au montant des réserves pétrolières dont ils disposaient.

Essayons de comprendre ce mini-séisme de la planète pétrolière. Voici un certain nombre de notions qui vont déterminer l'avenir de notre monde dans les années qui viennent et peut-être plus rapidement que nous ne le pensons. Pour un certain nombre de scientifiques, le stock mondial de matières pre-

mières est d'une quantité qui ne peut pas augmenter puisqu'il est fruit de l'évolution géologique de notre planète. On dit que c'est une quantité finie. Elle ne peut que diminuer du fait de son utilisation. Un géologue, du nom de Hubbert, a calculé la courbe d'utilisation des matières premières et émis une hypothèse qui a pris le nom de « pic de Hubbert ». Ce pic est le moment où la moitié plus un des ressources de matières premières a été utilisée et que, dès lors, on se dirige vers leur disparition. On passe de l'abondance à la raréfaction. On peut comprendre tout de suite quelles vont être les conséquences. Les sociétés humaines n'ayant jamais reculé devant la guerre pour mettre la main sur des ressources minières, l'avenir s'annonce rien moins que sombre.

Dans le cas du pétrole, il y a trois sortes de réserves. Ces chiffres sont à manier avec extrême prudence. Selon les articles ou les déclarations, elles sont chiffrées en barils ou en tonnes. Il s'agit d'informations stratégiques de la plus haute importance. Ce sont de véritables secrets militaires. Imaginons deux minutes ce que pourrait donner aujourd'hui une armée sans carburant...

Les réserves qui sont « prouvées » sont celles que l'on connaît depuis longtemps et qui sont facilement utilisables. On les chiffre, selon les sources, entre 850 et 1213 milliards de barils (1 baril égale 158,5 litres). À quoi cela correspond-il ? Il semblerait qu'en 1970, selon les estimations des compagnies pétrolières, il y avait 72 milliards de tonnes de pétrole de réserve, de quoi couvrir trente années de consommation. En trente ans, nous avons consommé, en fait, 90 milliards de tonnes (nous en aurions consommé 133 milliards depuis 1860), et nous disposons aujourd'hui de 140 milliards de tonnes de réserve !

En plus des réserves précitées, il y a celles qui sont probables, c'est-à-dire que l'on suppose que selon de nouvelles prospections, d'autres études géologiques et des calculs de probabilité, il y a ici ou là des champs pétrolières non encore exploités ou mal exploités.

Puis, il y a les réserves non conventionnelles, qui sembleraient très abondantes mais dont l'extraction dans l'état actuel de nos techniques reviendrait bien trop cher.

Première constatation : nous sommes tout près du « pic de Hubbert ». Compte tenu de la



fiabilité de ce genre de projection, nous l'aurions probablement dépassé. Si nous nous livrons à un petit calcul, étant donné qu'en trente ans nous avons dépensé en moyenne 3 milliards de tonnes par an, il nous en reste pour une quarantaine d'années. On a le temps de voir venir! Certes, mais cela n'est pas si simple. La consommation des pays dit développés ne diminue pas tandis que celle d'un certain nombre des pays émergents augmente. N'oublions pas qu'en ce moment la Chine consomme un tiers de la production mondiale et qu'elle ne va pas s'arrêter en si bon chemin. C'est pour cela que lorsque Shell reconnaît avoir surestimé ses réserves de 20 % la situation commence à être sérieuse: Certains analystes craignent que la situation soit aussi fumeuse chez les autres grands du pétrole.

C'est dans ce cadre-là que la guerre en Irak prend tout son sens. En effet, le Moyen-Orient recèle les deux tiers des réserves prouvées. Voici donc la guerre dont je vous parlais plus haut. De la tentation de mettre la main sur les réserves à celles d'empêcher un tiers de les utiliser, il n'y a qu'un pas.

Nous sommes devant un avenir qu'il nous faut analyser et que nous devons prendre en compte dans nos projets. Le type de société dans laquelle nous vivons est probablement, à moyen terme, arrivé à sa fin. Sauf découverte technique toujours possible, notre mode de vie de consommation à tout va ne continuera pas longtemps. La consommation rendue obligatoire par la publicité, catéchisme du capital, va être réservée à quelques-uns, et ce changement va susciter énormément de mécontentement. Les conflits nés de cette frustration seront, dans une optique anarchiste, contradictoires avec le type de société que nous voulons promouvoir. Nous vivons aujourd'hui dans une population de drogués de la consommation ou des tranquillisants (138 millions d'euros dépensés en Prozac en 2001 en France). Nous allons devoir affronter une désintoxication qui sera douloureuse.

Si l'hypothèse militaire venait à se réaliser, c'est quand même la plus facile à mettre en place, il est probable que les défilés et autres manifestations sans lendemain ne suffiraient pas à freiner le processus qui serait présenté comme nécessaire pour préserver notre niveau de vie actuel, marche vers l'abîme qui serait à ne pas douter fort populaire.

Mais d'autres possibilités existent. Les énergies alternatives connues, solaires ou éoliennes, sont prêtes à prendre la place du pétrole pour ce qui concerne l'énergie pure, c'est-à-dire en remplacement de l'électricité pour faire tourner nos réfrigérateurs ou chauffer notre eau. Il y a peu, General Electric, le groupe américain, a acheté les brevets en Californie pour tout ce qui concerne les cellules photovoltaïques, se rendant bien compte qu'il y avait un gisement de profit à exploiter. À cet égard, on doit reconnaître que le travail de communication, en faveur de ce genre d'énergie, effectué par les écologistes porte ses

fruits. Dans une stratégie économique libérale, les investissements nécessaires à la production d'électricité d'origine nucléaire ne peuvent être que le fait de l'État. La pression de plus en plus grande de l'électorat opposé à ce mode de fabrication joint au déficit budgétaire chronique laisse la porte ouverte à l'initiative privée vers des énergies « douces ».

La recherche de nouvelles sources occulte le fait que le pétrole ne sert pas seulement à faire tourner des moteurs, mais a pris une importance déterminante dans les produits dérivés. Dans la vie de tous les jours, le plastique occupe une place incontournable. Des sachets de supermarché aux pots de yaourt et aux vestes polaires, le pétrole est omniprésent. Avec sa raréfaction programmée, tous ces produits vont devenir de plus en plus chers.

Une société fonctionnant essentiellement sur des énergies renouvelables sans avoir pour autant posé et tenté de résoudre le problème du « pouvoir » ne serait qu'une société du manque, de la rareté.

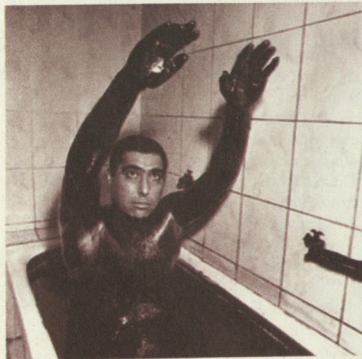
Il est probable que dans les années qui viennent le caractère essentiel de la récupération des déchets de toute sorte et de leur réutilisation soit à l'origine du renouveau d'un prolétariat industriel, main-d'œuvre à bon marché. Les optimistes pensent que, comme d'habitude, l'humanité trouvera une possibilité de continuer sa course vers toujours plus de confort matériel. Déjà, les recherches de pointe à travers les OGM, les nanotechnologies, et les découvertes à venir ouvrent des possibilités de croissance à une société dont la déshumanisation croîtra avec son développement technique.

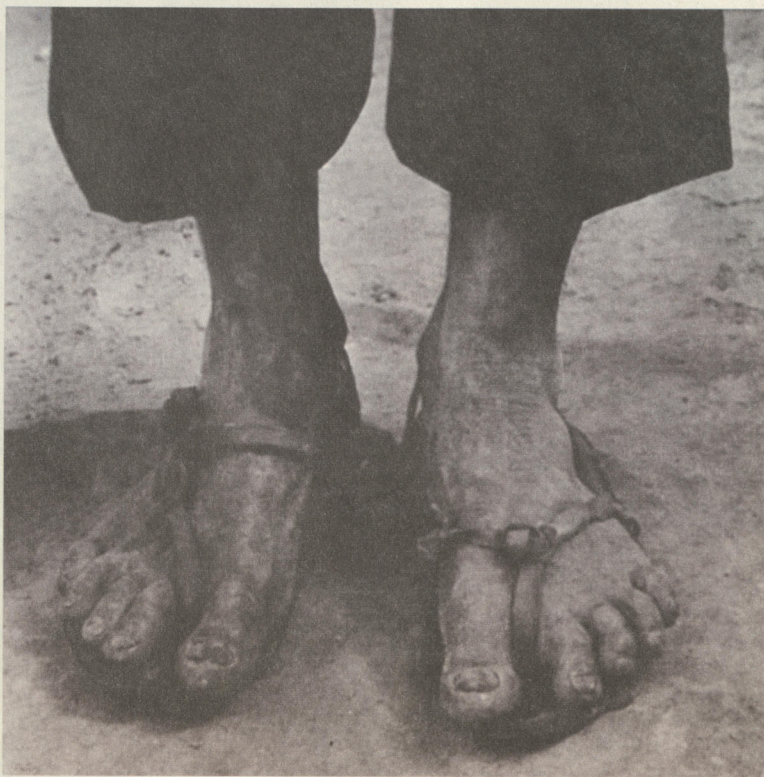
La question qui se pose à nous libertaires est la suivante: quelle société pouvons-nous proposer aujourd'hui? Comment penser une société dont la consommation ne serait pas le maître mot?

Le changement obligatoire du mode énergétique peut-il ouvrir la voie à autre chose qu'à la confiscation par le capital des énergies « nouvelles ». L'équivalent du Peer to Peer pour l'énergie n'a pas encore été inventé, mais le modèle Internet est probablement le modèle à suivre pour le développement de la société que nous appelons de nos vœux: la multiplication de petits centres de décision et de production d'énergie utilisant les routes des grands pôles de telle façon que toute attaque contre cette circulation mette en péril les centres eux-mêmes.

Nous, anarchistes, libertaires, antiautoritaires, nous devons prendre toute notre place, dans l'élaboration de nouveaux possibles. Il faut faire place à l'utopie créatrice. À côté des revendications et des dénonciations, à côté des analyses et des réflexions, il faut imaginer de nouvelles situations. Les anarchistes d'aujourd'hui doivent décrire un autre demain. Il ne s'agit pas de faire de la science-fiction. Il s'agit de créer un imaginaire qui fasse rêver, saliver, même s'il va à contre-pied de la société actuelle.

P.S.





Photo, Ken Light

Der Grossindustrielle

B. Traven

B. Traven ou Ret Marut, l'écrivain et militant anarchiste aux multiples identités, compagnon d'Éric Müsham et de Gustave Landauer durant la République des Conseils de Bavière, est l'auteur de nombreux récits dont l'action se situe souvent au Mexique. Cette nouvelle décrit un campesino d'Oaxaca offrant une leçon d'économie pleine de bon sens à un jeune entrepreneur capitaliste des États-Unis d'Amérique. Deux mondes, deux logiques s'affrontent. Une pédagogie chargée d'humour.

Der Grossindustrielle

DANS UN PETIT VILLAGE INDIEN de l'État d'Oaxaca apparut un beau jour un Américain soucieux d'étudier le pays et les gens. En fouinant à droite et à gauche, il se retrouva devant la hutte d'un petit paysan indien qui profitait du temps libre que lui laissait la culture de son champ de maïs pour augmenter son modeste revenu en tressant de petits paniers.

Ces petits paniers étaient faits de fibres de sisal que l'Indien colorait de teintures que lui fournissaient diverses plantes et écorces dont il les extrayait. Cet homme avait un tel talent pour tisser les brins de fibres multicolores qu'une fois achevé, le petit panier paraissait constellé de personnages, de motifs, de fleurs et d'animaux. Même sans être versé dans cet art, on pouvait voir que ces paniers n'étaient pas peints mais que leurs motifs étaient savamment entrelacés dans leur texture même : il suffisait de regarder à l'intérieur pour constater que ces décorations se retrouvaient à la même place sur leur surface externe. On pouvait s'en servir comme corbeilles à couture ou comme objets d'ornement.

Chaque fois que l'Indien avait confectionné une vingtaine de ces petits chefs-d'œuvre et qu'il pouvait quitter son champ pour la journée, il se levait à deux heures du matin pour se rendre à la ville où il allait vendre au marché. La taxe pour avoir une place sur le marché lui coûtait dix centavos.

Quoiqu'il passât plusieurs jours à travailler sur chacun de ses petits paniers, il n'en réclamait que cinquante centavos. Mais quand un acheteur lui reprochait d'être beaucoup trop cher et se mettait à marchander, l'Indien descendait à trente-cinq, à trente et jusqu'à vingt-cinq centavos, sans savoir que c'est là le lot de la plupart des artistes.

Il arrivait assez souvent que l'Indien ne puisse pas vendre tous les petits paniers qu'il avait apportés au marché car beaucoup de

Mexicains se croient obligés de souligner le fait qu'ils sont civilisés et préfèrent de loin acheter un objet manufacturé qu'on produit à vingt mille exemplaires par jour mais qui porte l'estampille de Paris, de Vienne ou d'un atelier d'art de Dresde au lieu de savoir apprécier dans toute son originalité le travail d'un Indien de leur propre pays, qui n'en faisait pas deux qui fussent identiques.

Quand donc l'Indien n'avait pas réussi à vendre tous ses paniers, il allait les proposer de porte en porte où l'accueil qu'on lui réservait était empreint, selon les cas, de brusquerie, d'indifférence, de mépris ou d'ennui, traitement habituel envers les colporteurs, les représentants en livres ou en cadres.

L'Indien le supportait, comme le supportent tous les artistes qui sont les seuls à être conscients de la valeur de leur travail. Il ne s'en formalisait pas et le prenait sans tristesse, sans aigreur et sans irritation.

Lors de cette tournée de porte en porte, on ne lui offrait souvent que vingt, voire même quinze ou dix centavos du panier. Et lorsqu'il lui arrivait d'en céder pour cette misère, c'est fréquemment que, sous ses yeux, la femme prenait le petit panier, y jetait à peine un coup d'œil, et le jetait négligemment sur la première table avec l'air de dire : « C'est bien de l'argent jeté par les fenêtres, mais bon, je vais faire gagner quelques sous au pauvre Indien qui a fait une si longue route. D'où es-tu donc ? »

— Ah, de Tlacotepec. Écoute, ne pourrais-tu pas m'apporter deux ou trois dindes ? Mais il faudra qu'elles soient bien grasses et très bon marché, sinon je ne te les prendrai pas. »

Mais les Américains ne sont, à propos de petites merveilles de ce genre, pas aussi difficiles que les Mexicains qui, à quelques exceptions près, ne savent pas apprécier ce qu'ils ont sous la main dans leur pays. Même si l'Américain moyen est inapte à évaluer l'incomparable beauté de tels

ouvrages, il ne manque pas de s'apercevoir immédiatement qu'il s'agit là d'art populaire, et il est d'autant plus vite porté à l'identifier et l'apprécier qu'il n'existe pas chez eux.

Accroupi sur le sol devant sa hutte, l'Indien tressait ses petits paniers. L'Américain lui demanda : « Combien coûte un panier, l'ami ? »

— Cinquante centavos, señor, répondit l'Indien.

— Bon, j'en achète un, je connais quelqu'un à qui ça fera plaisir. »

Il s'était attendu à ce que le panier coûtât deux pesos. Lorsqu'il eut pleinement pris conscience de cela, il pensa aussitôt aux affaires. Il questionna l'Indien : « Si maintenant je vous achetais dix de ces petits paniers, à combien me les feriez-vous pièce ? »

L'autre réfléchit un moment et dit : « La pièce vous coûterait alors quarante-cinq centavos. »

— All right, muy bien, et si j'en achetais cent, combien la pièce ? »

De nouveau, l'Indien prit un moment pour faire ses calculs : « La pièce vous coûterait alors quarante centavos. »

L'Américain acheta quatorze paniers, tout ce que l'Indien avait en stock.

Lorsque l'Américain fut convaincu d'avoir vu le Mexique et de connaître dans les moindres détails tout ce qui était digne d'intérêt à propos du pays et des Mexicains, il regagna New York. Puis, retourné à ses affaires, il repensa aux petits paniers.

Il se rendit chez un grand négociant en confiserie en lui disant : « Je suis en mesure de vous fournir en petits paniers de cette sorte. Regardez quel emballage cadeau des plus originaux cela ferait pour présenter vos chocolats de luxe. »

Le confiseur examina le panier avec la plus grande compétence. Il appela son associé, puis finalement son gérant aussi. Après avoir conféré, le confiseur déclara :



Photo, Bill Hocker

« Je vous dirai demain le prix que je suis disposé à en donner. À moins que vous ne m'indiquiez le vôtre ? »

— Je vous ai déjà dit que je ne me réglerai que sur votre offre, si vous êtes preneur. Je vendrai ces paniers en exclusivité à la maison qui m'en offrira le plus. »

Le lendemain, l'expert en objets mexicains revint voir le confiseur, qui lui confia : « Je pourrais tirer quatre, peut-être même cinq dollars d'un panier de bonbons au chocolat des plus fins. C'est l'emballage le plus joli et le plus original qu'on puisse présenter sur le marché. Je vous en offre deux dollars et demi pièce, fret et douane pour la marchandise rendue au port de New York à ma charge, expédition à la vôtre. »

Le voyageur de retour du Mexique se fit ses calculs. L'Indien lui avait fait une offre de vente à quarante centavos pièce s'il lui en prenait cent. Quarante centavos, cela faisait vingt cents. Il revendait le panier à deux dollars et demi. Il y gagnait deux dollars trente cents pièce, soit à peu près mille deux cents pour cent.

« Je pense que je peux le faire à ce prix-là », dit-il.

Sur quoi le confiseur répondit : « Mais à une condition. Il faut que vous nous livriez au moins dix mille de ces petits paniers. À moins, le jeu n'en vaudrait pas la chandelle, car la réclame que j'aurai à faire pour cette nouveauté ne se justifierait plus. Et, sans réclame, je ne saurais en tirer ce prix-là. »

— D'accord », opina l'expert en objets mexicains. Il venait de gagner vingt-quatre

mille dollars, revenu dont il n'avait à soustraire que le coût du voyage et du transport jusqu'à la première gare de chemin de fer.

Il partit aussitôt pour le Mexique et alla trouver son Indien.

« Je vous amène une fameuse affaire, dit-il. Pensez-vous pouvoir me fabriquer dix mille de ces petits paniers ? »

— Bien sûr. Autant que vous voudrez. Il me faudra pas mal de temps, évidemment. Il faut consacrer beaucoup d'attention au traitement des fibres, ça prend du temps. Mais je peux faire autant de paniers que vous en désirerez. »

L'Américain s'était attendu à voir l'Indien devenir fou de joie en apprenant la grosse affaire qu'il lui proposait, à peu près comme un marchand de voitures américain devant une commande de cinquante Dodge Brothers d'un coup. Mais l'Indien ne s'émut pas. Il n'interrompit même pas son travail. Il continua de tresser tranquillement le panier qu'il avait entre les mains.

On pouvait peut-être gagner cinq cents dollars de plus, ce qui couvrirait les frais du voyage, pensa l'Américain ; car pour un si gros contrat le prix du petit panier à l'unité pourrait sûrement faire l'objet d'un rabais supplémentaire.

« Vous m'avez dit que vous pourriez me vendre le panier quarante centavos pièce si je vous en commandais cent, avança-t-il. »

— Oui, c'est bien ce que j'ai dit, confirma l'Indien. Ce que j'ai dit reste valable. »

— Bien, poursuivit l'Américain, mais vous ne m'avez pas dit à combien vous me feriez le panier si je vous en commandais mille. »

— Vous ne me l'avez pas demandé, señor. — C'est vrai. Mais maintenant j'aimerais savoir à combien vous me feriez pièce si je vous en commande mille et si je vous en commande dix mille. »

L'Indien interrompit alors son travail, pour tâcher de calculer. Au bout d'un moment, il dit : « C'est trop, je ne peux

pas calculer ça aussi vite. Il faut d'abord que j'y réfléchisse à tête reposée. Je vais dormir là-dessus et demain je vous dirai. »

L'Américain revint voir l'Indien le lendemain pour prendre connaissance de sa proposition.

« Avez-vous calculé le prix pour mille et pour dix mille paniers ? »

— Oui, señor. Mais cela m'a coûté beaucoup de peine et de souci, pour être sûr, en calculant le plus justement possible, de ne pas vous tromper. Si j'avais à faire mille pièces, le prix serait de deux pesos pièce, et si j'avais à en faire dix mille, la pièce reviendrait à quatre pesos. »

L'Américain était persuadé d'avoir mal entendu. Il pensa que sa mauvaise connaissance de l'espagnol lui jouait un mauvais tour. Pour conjurer l'erreur, il demanda :

« Deux pesos pièce pour mille et quatre pesos pour dix mille ? Vous m'avez pourtant bien dit que si j'en achetais cent, ce serait quarante centavos pièce ? »

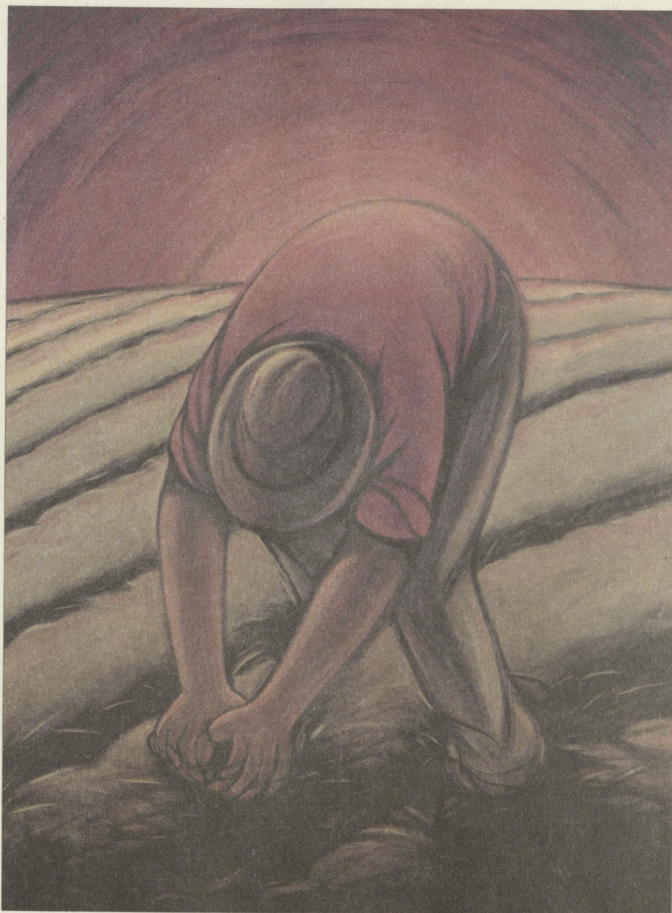
— C'est la vérité. Je vous en vendrais cent à quarante centavos pièce. »

L'Indien parlait calmement, car il avait pesé tous les aspects du problème et il n'y avait pas de raison de se disputer.

« Señor, vous allez vous-même comprendre que mille demandent beaucoup plus de travail que cent, et que dix mille encore beaucoup plus de travail que mille. Voilà à coup sûr qui est clair pour tout homme raisonnable. Pour mille paniers j'aurais besoin de beaucoup plus de sisal, il me faudra chercher beaucoup plus longtemps pour trouver les teintures et les faire en décoctions. Il ne s'agit pas de fibres quelconques. Ensuite on doit les faire sécher avec soin. Et puis, si je dois faire tant de paniers, qu'advient-il de mon champ de maïs et de mes bêtes ? De plus, pour en tresser autant, il me faudra demander l'aide de mes fils, de mes frères, de mes neveux et de mes oncles. Que deviendront alors leurs champs et leurs bêtes ? Tout deviendra très cher. Je vous assure que j'ai pensé à vous être le plus agréable et le meilleur marché possible. Mais c'est là mon dernier mot, señor, verdad, ultimapalabra, deux pesos pièce les mille et quatre pesos pièce les dix mille. »

L'Américain discuta et marchandait avec l'Indien la moitié du jour, essayant de lui faire comprendre qu'il s'agissait d'une erreur de calcul. Il se servit d'un épais bloc-notes tout neuf dont il couvrit de chiffres feuille après feuille pour prouver à l'Indien combien il serait en mesure d'accroître sa fortune en faisant un prix de quarante centavos la pièce, et comment on comptabilise les frais, le prix de revient des matériaux et les salaires.

L'Indien observait les chiffres avec admiration, il lui semblait prodigieux que l'on pût aussi vite aligner des chiffres, les additionner, les diviser et les multiplier. Mais au fond cela ne l'impressionnait guère, car il ne savait lire



Campefino, huile, Simon Silva

ni chiffres ni lettres, et le seul bénéfice qu'il retira de la subtile conférence à haute signification économique de l'Américain fut d'apprendre qu'un homme est capable de parler pendant des heures pour ne rien dire.

Lorsque l'Américain crut avoir convaincu l'Indien de son erreur de calcul, il lui tapa sur l'épaule et demanda : « Alors, mon cher ami, quel prix me faites-vous ? »

— Deux pesos pièce pour mille et quatre pesos pièce pour dix mille. » L'Indien s'accroupit de nouveau avant d'ajouter : « Il faut maintenant que je me remette au travail. Excusez-moi, señor. »

L'Américain s'en retourna à New York furieux, et tout ce qu'il put dire au négociant en chocolat pour se libérer de son contrat fut : « On ne peut pas traiter d'affaire avec les Mexicains, il n'y a rien à tirer de ces gens-là. »

C'est ainsi qu'il fut épargné à New York d'être submergé de milliers de ces petits

chefs-d'œuvre si charmants. Et c'est ainsi qu'il fut possible d'éviter que ces merveilleux petits paniers, où un paysan indien avait, avec une habileté sans pareille, tissé le chant des oiseaux qui l'entouraient, les somptueuses couleurs des fleurs qu'il contemplait chaque jour dans la brousse, ainsi que les chansons inédites qui résonnaient dans son âme, finissent déchirés et chiffonnés dans les poubelles de Park Avenue, après avoir perdu toute valeur une fois croqués les chocolats.

Ce récit, traduit de l'allemand par Adèle Zwicker est paru dans *Nouvelles sans frontières* publié par la Petite bibliothèque en mal d'aurore. *Der Grossindustrielle* provient du recueil *Der Banditendoktor* publié par Büchergilde Gutenberg (Francfort-sur-Main). Il existe une version plus développée de ce récit publiée sous le titre *Chaîne de montage* et incluse dans la petite anthologie *Le visiteur du soir* (Stock), au reste adaptée de l'anglais (américain) par Claude Elsen.

Service public des énergies renouvelables

Pour la convergence !



Daniel

AU COURS d'une série d'articles signés de Guy Darol puis de Stef@ (le Monde libertaire 1350, 1355 et 1356), les lecteurs de notre journal ont pu prendre connaissance d'une problématique nouvelle à propos de la production d'énergie renouvelable. Il s'agissait pour Guy Darol d'un plaidoyer en faveur d'une implantation des champs de production industrielle d'énergie éolienne respectueuse des populations locales. Les exemples cités de « ratages » (surtout en Bretagne) étaient accompagnés d'une dénonciation des méthodes administratives (enquêtes d'utilité, informations incombant aux élus, etc.) et d'une mise en valeur d'une nouvelle filière de bénéfiques pour des opérateurs privés, EDF leur rachetant l'énergie produite.

De son côté, Stef@, militant antinucléaire, mettait en avant l'ensemble des qualités (auditives, visuelles, techniques, écologiques, etc.) dont on peut parer les éoliennes. Elles sont incontestablement une partie de la réponse alternative à l'électronucléaire.

Mais la polémique entamée tourna court, sans doute par souci de ne pas lasser les fidèles du Monde Libertaire. Doit-on en rester à un

constat qu'il existe des clivages entre antinucléaires et anti-éoliens ?

Il est vrai que le combat des antinucléaires est âpre, et ingrat. J'en sais quelque chose. Non contents d'avoir face à nous le pouvoir de l'argent et celui de l'État, l'autisme relatif de nos contemporains nous pousse parfois à nous appuyer sur des alternatives « concrètes » pour tenter de marquer des points contre l'atome civil et militaire. Ce pragmatisme dans l'effort se trouve maintenant enrayé par de nouveaux acteurs du débat que sont les anti-éoliens. Nous n'imaginions pas que des oppositions au développement énergétique renouvelable puissent exister. Et, pourtant, pourquoi ne pas entendre leurs arguments qui souvent recourent ceux des opposants à l'atome ? Mais le débat n'est pas si simple. À partir d'une certaine frustration manifestée par des antinucléaires contre l'opposition à l'éolien, et de certaines aberrations entretenues par les anti-éoliens, les positions se durcissent.

Soyons francs : les plaidoyers contre l'éolien sont souvent très ambigus. Ainsi en va-t-il des propos d'un certain Alain Bruguier,

Daniel est militant du groupe
Gard-Vaucluse de la FA.

« Maintien du service public, développement des énergies alternatives, déconcentration de la production, gestion partagée travailleurs-usagers et délocalisée, économies drastiques énergétiques, sortie du nucléaire, etc. »



responsable d'une fédération d'opposants, Vent de colère. Dans une récente déclaration¹, il affirmait: « En ce qui me concerne, je pense qu'il n'y a pas de procédé alternatif au nucléaire, pour l'instant. [...] Sérieusement, le caractère aléatoire de l'éolien n'est pas acceptable. » Ce ne sont pas quelques précautions dans son discours qui masqueront ses intentions, pro-nucléaire et anti-éolien, industriel ou pas. Un autre opposant évoque la masse imposante de matériaux nécessaires à l'érection d'une éolienne (sans préciser s'il est opposé à l'industriel ou à l'individuel), encore un autre évoque le coût... Autant d'éléments à rapprocher avec le caractère colossal de la construction d'une tranche de réacteur nucléaire, et avec le coût énorme de l'énergie électronucléaire quand on y intègre le vrai coût, c'est-à-dire les frais du démantèlement des installations en fin de vie, la gestion des déchets pour des centaines d'années, etc. Une partie de cette opposition semble nourrie d'un individualisme libéral bien compris qui ne se mesure pas en termes de rapports égaux et complémentaires entre individu et collectivité. Bref, les mouvements antiéoliens sont traversés d'humeurs pas toujours bien inspirées...

S'associer pour gagner

Pourtant, à y bien regarder, bien des analyses se recourent, dans les deux camps, chacun avec son vécu. Tout d'abord, le caractère démocratique illusoire des enquêtes d'utilité publique; l'opacité des décisions prises par des élus qui se montrent parfois expéditifs dans la consultation, attirés qu'ils sont par la manne de la taxe professionnelle; la dénonciation d'une nouvelle niche de profits engendrés par cette forme de production énergétique et payés par l'État à des opérateurs privés; le refus de la privatisation du service public; la nécessité de développer un bouquet énergétique alternatif aux énergies fossiles qui se raréfient, la volonté de permettre aux populations locales de maîtriser la gestion locale des ressources naturelles et énergétiques... Tous ces arguments ne sont pas déclinés d'un seul bloc par les associations anti-éoliennes, il y a des divergences, aussi. Mais sans doute pas plus que sur l'opinion de privatiser ou non EDF-GDF pour les antinucléaires du Réseau sortir du nucléaire, par exemple.

En réalité, à ne pas vouloir communiquer directement, et à s'affronter par articles interposés, dans le *Monde Libertaire*, notamment, les seuls à tirer bénéfice de cette polémique sont l'État, le lobby nucléaire et le capital. Le premier continue à privatiser le service des énergies, soit en confiant la filière nucléaire au privé soit en achetant de l'énergie éolienne industrielle à des opérateurs privés, donc en ne produisant pas lui-même l'énergie, renouvelable ou pas. Le lobby nucléaire français justifie son développement par les oppositions aux énergies alternatives et au retard accumulé par la France en ce domaine. Et que dire du

bonheur du capital qui fait son beurre de l'électronucléaire, et du marché émergent de la production d'énergies renouvelables! Tout cela au détriment de la collectivité, et de la démocratie directe, de l'autogestion énergétique et politique des usagers et des travailleurs de la filière, pour faire court. Triste tableau.

Et si la convergence des luttes, chère aux anarchistes, était la solution à cette situation? Et si ces deux camps retranchés étaient réconciliés autour d'une charte minimale incluant des revendications communes qui remettraient en cause quelques logiques de domination, propres au capital et à l'État: maintien du service public, développement des énergies alternatives, déconcentration de la production, gestion partagée travailleurs-usagers et délocalisée, économies drastiques énergétiques, sortie du nucléaire, etc.

À ce stade, déjà, il convient bien de lier ces revendications au seul objectif valable pour les anarchistes: l'abolition du capitalisme et du règne de la marchandise. À terme, on ne se bat pas seulement contre le nucléaire, donc pour un développement des énergies renouvelables, dans le gaspillage organisé par le capitalisme. La gabegie énergétique, avec ou sans renouvelable, reste une aberration sociale et écologique qui ne se justifie que par le règne de la marchandise. Nos revendications doivent donc toujours rester dans cet axe, même si nous ne sommes pas, à ce jour, dans le cas d'un rapport de force favorable.

Si cette convergence de luttes et des objectifs devait s'opérer, elle pourrait peut-être trouver des alliés parmi les travailleurs d'EDF-GDF, bien isolés eux aussi dans leur lutte contre la privatisation. Car, là aussi, des convergences sont probables, comme celle du refus du démantèlement du service public, ou de la privatisation de la production. Cette démarche pouvant orienter débats et luttes chez les uns et chez les autres aurait aussi l'immense mérite de faire sortir le mouvement antinucléaire de sa difficulté à engranger des progrès dans ses luttes. Il lui faudrait trouver des alliances avec d'autres pseudo-ennemis irréductibles, pourtant eux aussi inefficaces à contrer des agressions que l'État et le capital réalisent conjointement, encore une fois.

Mais il y a urgence, comme toujours. Pour gagner, il faut remettre en cause des cultures d'affrontements contre des groupes sociaux (travailleurs d'EDF, anti-éoliens, etc.) où la division profite à nos maîtres. L'opposition antinucléaire est souvent structurée localement en France; l'impulsion peut partir de là. Et les libertaires ont peut-être là une orientation pour des luttes syndicales et écologiques. Face aux dangers environnementaux et sociaux que le nucléaire et les privatisations nous font courir, ce formidable pari de la convergence des luttes écologiques et ouvrières est-il vraiment hors de portée? **D.**

1. Le Midi libre du 18 avril 2004

Si jeunesse savait...



À L'OCCASSION du sommet d'hypocrisie de Johannesburg tenu en 2002 sur cette vaste imposture que constitue le développement durable, un bateleur de foire nommé Jacques Chirac déclarait devant l'assemblée plénière: « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs. La nature, mutilée, surexploitée, ne parvient plus à se reconstituer et nous refusons de l'admettre. L'humanité souffre. Elle souffre de mal-développement, au Nord comme au Sud, et nous sommes indifférents. La Terre et l'humanité sont en péril et nous en sommes tous responsables. » En clair, gérons avec parcimonie les ressources naturelles dans le respect des générations futures.

Récemment, un saltimbanque de la même troupe, Sarkozy en l'occurrence, adulé par une presse de plus en plus servile pour son « brio », son « pragmatisme », sa « démarche volontariste », invitait les Français à consommer toujours plus. Lors d'une conférence de presse, mardi 4 mai, à Bercy, le sémillant ministre de l'économie et des Finances paraissait devant 350 journalistes venus satisfaire sa paranoïa. Ce véritable « show » politique lui fournissait l'occasion d'exposer un plan de redressement de l'économie: droit ouvert à des parents de faire des dons à leurs descendants (dommage pour les enfants de pauvres!), réduction d'impôt pour le crédit à la consommation, assouplissement des règles d'ouverture des magasins le dimanche, etc. C'est-à-dire: continuons à prélever de plus en plus de matières premières, à utiliser de plus en plus d'énergie, et donc à rejeter de plus en plus de déchets.

Donc, d'un côté, des promesses fallacieuses d'un président de la République (pouvait-on espérer mieux?) concernant la protection d'un milieu naturel lourdement endommagé. Promesses qui n'engagent que ceux qui y croient! De l'autre, une nécessaire (qui ne peut pas ne pas être) soumission du même gouvernement aux impératifs du capitalisme qui exige une croissance continue pour ne pas s'effondrer, et qui programme, de ce fait, le lent assassinat des générations à venir. Cherchez l'erreur!

La croissance comme survie

Par cet appel à consommer, s'agirait-il d'un souci louable du cow-boy de Neuilly d'assurer le bien-être de ses concitoyens? La réalité est des plus sinistres. Sous peine de se désintégrer par la dynamique de ses propres contradictions internes, le capitalisme est condamné à une croissance sans fin, à une fuite perpétuelle

en avant: la consommation est le seul moteur de l'économie. Puisqu'il ne peut partager les richesses créées (il les concentre même de plus en plus), ce système est contraint d'accroître sans cesse les volumes de production pour empêcher la révolte des plus démunis. La fonction idéologique de la croissance est en effet de faire croire à la réduction des inégalités: plus la taille du « gâteau » (le PNB) augmente, plus les miettes semblent importantes.

Ainsi, pour assurer sa propre survie, le capitalisme ne peut qu'accélérer l'épuisement des ressources non renouvelables, perturber gravement les mécanismes de régulation des différents écosystèmes, et donc compromettre les chances des générations futures de seulement vivre décemment. Pour tenter de résoudre ses propres problèmes, le capitalisme est condamné à les reporter sur ses descendants! « À long terme, nous serons tous morts. » Il faut donc, dès aujourd'hui, accuser, non seulement de non-assistance à personne en danger, mais de crimes contre l'humanité, les obsédés de la croissance qui, en Europe, aux États-Unis, en Chine ou ailleurs, orientent des politiques économiques d'agressivité, prennent des décisions qui engagent ceux qui ne peuvent exprimer leur avis! Lorsque les lois de l'économie entrent en contradiction avec celles de l'écologie, ce sont les premières qu'il faut modifier: c'est l'unique option possible!

La révolte pour réplique

La seule réponse que la jeunesse puisse apporter aux fossoyeurs de l'avenir, c'est la révolte. Non pas une violence gratuite qui ne conduirait qu'à la même impasse suicidaire que le capitalisme contre lequel elle pourrait s'élever, mais une énergie ciblée sur la disparition de tous les pouvoirs, et prioritairement économique, une détermination farouche, une volonté tenace de vouloir prendre en main sa propre existence, de donner un sens à sa vie en construisant une société radicalement différente, qui soit fondée sur la générosité, le sens du partage, l'entraide, la solidarité. Si cette jeunesse savait où l'entraîne un système contraint de dévorer ses propres enfants pour survivre, si elle pouvait imaginer les conditions de vie qu'il lui prépare dans moins d'un demi-siècle (et peut-être beaucoup moins), alors le capitalisme ne résisterait pas même le temps d'un retour sur investissement à court terme!

Jean-Pierre Tertrais
groupe La Sociale



BELLE ENTRÉE en matière graphique pour Glucose, tout jeune graphzine dont je découvre le premier numéro. Problème: j'ignore de quand il date, mais bon, l'avantage avec ce genre de publications c'est que ça n'est pas périssable (du moins, rarement). On entre dans un univers graphique plutôt hétérogène, avec de la bédé portée par un certain sens de l'humour (notamment une aventure de Streum qui, sur trois pages, n'est qu'un pur prétexte à illustrer un calembour...), des dessins seuls en pleines pages, de courtes histoires troublantes et fantastiques (notamment l'excellente contribution à deux mains, signée Konsh et PZR), ou encore des trucs complètement barrés qui peuvent ressembler à de la poésie graphique ou quelque chose dans le genre. Au final, 24 pages de délire, tentatives, démonstrations, et d'imagination qui donnent un aperçu sur quelques talents de la mouvance graphzinesque, et sans doute de quoi nourrir quelques rêves éveillés (diverses substances liquides et/ou gazeuses peuvent éventuellement faciliter le phénomène). Plaisant et sans doute pas indispensable, soit, mais à quoi ressemblerait la vie si elle n'était faite de choses strictement utiles?

Glucose, 15 rue Poirier-de-Narçay, 75014 Paris, e-mail: stratalim@free.fr

IL EST INUTILE, je crois, de présenter notre camarade et néanmoins ami Jean-Pierre Levaray, auteur d'un certain nombre d'ouvrages (Putain d'usine, Après la catastrophe, Classe fantôme, etc.), contributeur irrégulier mais fidèle de notre cher hebdo, et (ce dont on se souvient moins, de nos jours) créateur et animateur de feu *On a faim!* monument du fanzimat qui a poussé et accompagné bien des individus sur les chemins de l'anarchisme, du punk, bref de la révolte en musiques et en

mots. Jean-Pierre signe là un court opuscule aux éditions de l'Insomniaque, dans la collection De l'huile sur le feu: *Désertion, plan social*. On retrouve l'univers de l'usine et du salariat « cher » (c'est une façon de parler) à Jean-Pierre, milieu de toutes les aliénations, de tous les dangers, mais aussi de certaines solidarités parfois dérisoires (ah! la scène du traditionnel apéro qui ouvre le bal!), toujours touchantes comme cette autre discussion autour d'un pot, entre l'auteur et des lecteurs, qui clôt l'ouvrage. Chacun des trois chapitres de la brochure est ponctué d'une intervention très personnelle de Jean-Pierre qui, sur un ton nettement plus pamphlétaire, dénonce avec force l'esclavage salarié, ceux qui l'exploitent, ceux qui le défendent, et les mécanismes d'aliénation qu'il engendre sur l'ensemble de la société. C'est écrit avec beaucoup de talent, et si la chose se lit en quelques minutes (en moins d'une heure, je veux dire), on la rumine encore longtemps après. Mais – et ce « mais » est sans rapport direct avec le présent ouvrage – une question me taroude: les anarcho-punks essaient par tous les moyens de ne pas perdre leur vie à la gagner, non sans difficultés ni contradictions d'ailleurs, quand les salariés vivent dans la peur du licenciement économique, non sans luttes ni critiques du capitalisme... Franchement, Jean-Pierre, ne regrettes-tu pas *On a faim!* parfois? **Désertion, plan social (L'insomniaque), un euro à Publico.**

ATTENTION! s'ils déboulent sur votre platine le reste aura du mal à repousser derrière... Die Hunns, c'est le nom du groupe, vient de sortir son troisième (ou quatrième? je ne sais plus...) album intitulé *Long legs*. 15 titres dont plusieurs reprises (Sex Pistols, Undertones, Wipers, etc.) dans la grande tradition du punk rock, genre qui dans cette galette trouve sa pleine et entière signification: les mélodies du rock n'roll sur la sauvagerie du punk! On sent que le combo a dû biberonner au son des anciens, tant il reprend la vieille recette toujours efficace des trois accords-refrain accrocheur-voix rocailleuse et solo destroy au final, le tout dans un format qui ne doit pas dépasser les deux minutes par morceau. Pour la finesse, euh, faudra repasser, hein. Après avoir maté la séquence vidéo en bonus sur le CD, un genre de clip d'une de leurs chansons, la philosophie des Hunns m'a semblé assez claire: tout à fond, dans le mauvais goût de préférence, et le reste n'a que peu d'importance (conception qui, ma foi, n'est pas dénuée de sens). Ce n'est pas LE disque de l'année mais c'est diablement efficace, et j'avoue qu'indépendamment de cette puissante zique, un groupe qui hurle au beau milieu de son skeud « I always believed in anarchy » me fera toujours craquer.

Die Hunns, *long leg*, Disaster records, www.disasterrecords.com

REVUE

Hommage à Francisco Salvador Daniel

Mélomane internationaliste fusillé pendant la Commune de Paris



Yves Hasselman, *Trois petites notes de musique*

NÉ À PARIS en 1831 et fusillé par les versaillais à 41 ans, en mai 1871, pendant la semaine sanglante sur une barricade de la Commune de Paris, dont il était responsable, son nom est généralement absent des dictionnaires consacrés à la période. Francisco Salvador Daniel était directeur du Conservatoire, pendant l'insurrection parisienne et préparait un grand concert de soutien aux communards à l'Opéra, que l'entrée des versaillais dans Paris rendit impossible. Cependant, Francisco a tenté toute sa vie, d'établir des ponts entre la musique algérienne et la musique occidentale. Un hommage lui est rendu le lundi 14 juin 2004, au théâtre du Ranelagh.

En 1853, Francisco Salvador Daniel s'installe à Alger, il y apprend l'arabe et joue avec des musiciens algériens. En 1863, il publie à Paris, des adaptations de chansons arabes et kabyles, traduites et harmonisées pour piano et voix. À l'époque, Berlioz le soutient et Francisco organise des concerts classiques à un prix modique dans des salles des quartiers populaires, afin « que le peuple ait enfin accès à la grande musique ».

Un chagrin d'amour le rappelle à Paris en 1865 et, en 1868, il essaie de monter un *Opéra d'Arabie*, à l'opéra de Marseille, mais il doit renoncer, faute de fonds. Sa passion pour la musique du Maghreb et ses idées politiques en font un marginal. Francisco Salvador Daniel est

de la génération des Courbet et des Vallès : c'est-à-dire, à l'époque, un rouge (les noirs n'existaient pas encore).

Blessé dans des manifestations contre Napoléon III, sa participation à la Commune de Paris n'a rien de fortuit. Dénoncé par ses voisins, le 24 mai 1871, les versaillais viennent le chercher chez lui, avec son ami et le fusillent au matin, pas loin de la barricade qu'il commandait, à l'angle de la rue Jacob, à Paris.

Il laisse un traité sur la musique arabe, toujours réédité, tandis que la plupart de ses œuvres musicales ont disparu : l'occultation a bien fonctionné. Pourtant, les seules œuvres de lui qui nous restent nous font entrevoir un artiste très moderne, véritable internationaliste de l'harmonie, avec un souci de faire traverser la Méditerranée à l'âme des musiques orientales. Ses idées sont en accord avec sa musique. Francisco Salvador Daniel fusillé, combien d'autres artistes lui ont fait les poches, en s'inspirant de ses recherches musicales ? Bizet, Saint-Saëns, jusqu'à Rimski-Korsakov et Moussorgski, etc. Pourtant, pendant longtemps, le nom de Francisco Salvador Daniel sera occulté et visiblement, les Algériens mélomanes ont mieux su conserver sa mémoire, c'est-à-dire, le souvenir d'un Européen fou de leur musique.

L'hommage proposé au théâtre du Ranelagh confrontera les pièces harmonisées et traduites « à sa fantaisie » par Francisco Salvador Daniel, avec les mêmes pièces chantées dans leurs langues d'origine : l'arabe dialectal algérien et le berbère kabyle.

Pour la première partie, Amel Brahim Djelloul, soprano algérienne interprétera l'*Album de chansons arabes mauresques et kabyles* de Francisco, avec au piano Claude Lavoix. Dans la seconde partie, les musiciens de Tewfik Bestandji, sous la direction de Farid Bensarsa joueront ces mélodies dans leur version originale.

Hélène Schwartz
organisatrice

Patrick Schindler

la fiotte noire arabo-mélomane du Claaaasah

Rendez-vous le lundi 14 juin 2004 à 20h30, au théâtre du Ranelagh, 5, rue des Vignes, Paris 16^e. Entrée : 20 euros et réduction pour les chômeuses, chômeurs et étudiant.e.s et autres sans plus de moyens financiers : 15 euros. Réservations au 01 42 88 64 44.

Égrégores

Des hermétistes sur la Canebière



Jan Thuninck, *Behind the limit*

APRÈS des années et des années de pratique de l'édition en tant qu'auteur, je me suis décidée avec divers amis à créer une maison d'édition associative au nom d'Égrégores. Tout le monde sait, dans la mouvance libertaire, à quel point l'accès à l'édition est ardu et tient à l'entrepreneur, voire aux mondanités, du postulant plus qu'à son talent. La critique de la marchandise-édition a déjà été cent fois commise, point n'est mon propos que de la refaire après tant d'autres. Il me suffit de rappeler qu'aujourd'hui encore, l'accès à l'édition demeure une loterie qui n'a rien à voir avec la qualité littéraire d'un manuscrit. On n'a jamais autant publié en quantité et on n'a jamais autant publié d'inepties en qualité.

Cependant dans cet amoncellement destiné à tuer le livre et la lecture, plus qu'à l'honorer, il reste encore des œuvres à découvrir, plus que nous n'en pouvons savourer en une seule vie. Pourquoi éditer davantage en de telles conditions? Pour élargir la diversité, contribuer à l'approfondissement des débats de l'époque, affiner notre autonomie, et ouvrir un espace qui, selon mon expérience, n'existe pas présentement.

La réalité de votre soutien en signera le bien-fondé. Il est certain que nous avons besoin de vos contributions au lancement d'un tel projet. Notre ambition est moins spectaculaire que créatrice. Or, pour créer, il faut l'autonomie de moyens de production. Ce n'est pas aux lecteurs du *Monde libertaire* qu'on fera l'article sur ce point.

C'est donc un appel à vos contributions financières, à solidarité, que nous sollicitons massive, pour l'aide au démarrage dans l'espoir de créer un « emploi-vieux » pour une animation actuellement exclue des droits sociaux (ni intermittence ni rmi-rma), rien – merci, et vous? – ou à défaut, une forme de survie matérielle minimale. Comptes, comptes

rendus d'activités, décisions éditoriales et procédures, seront explicités devant l'assemblée générale de membres actifs et bienfaiteurs d'Égrégores dans la tradition libertaire de la transparence déjà centenaire!

Chacun a bien saisi qu'Égrégores n'est l'outil d'aucun appareil et s'emploiera bien au contraire à défaire des évidences et à reconstruire de moindres certitudes...

Loin des déclarations d'intention tonitruantes, nous nous emploierons à avancer empiriquement, en fonction des possibilités matérielles et morales réunies, ainsi que des forces de travail disponibles. Vous pouvez proposer vos contributions en matière éditoriale (correction, préparation de manuscrits, secrétariats, saisies de textes anciens, dessins, peintures, photos, maquettistes, secrétariat de rédaction, traductions, etc., imprimeurs, typographes, distributeurs et diffuseurs, libraires et critiques de bouquins, mécènes et bons tuyaux): tout est bienvenu aux Égrégores

À vos plumes, à vos bulletins. Égrégores travaille seul avec tous, en stérnisme bien compris.

Le premier titre en cours est le livre de Lucio Urtubia, *Ma morale anarchiste*, qui revient sur divers épisodes de son existence laborieuse, après le premier tome *Lucio l'irréductible* sous la plume de Bernard Thomas, que je voudrais publier dans l'année.

Claire

Pour en savoir plus: cauzias@free.fr, Égrégores, 7, boulevard de la Liberté, 13001 Marseille.

Post-scriptum

En 1938, Pierre Mabille, un ami d'André Breton, dédiait son livre¹ aux combattants espagnols. Il précisait:

« J'appelle Égrégores, mot utilisé jadis par les hermétistes, le groupe humain doté d'une personnalité différente de celle des individus qui le forment. [...] J'indique aussitôt que la condition indispensable quoique insuffisante, réside dans un choc émotif puissant. Pour employer le vocabulaire chimique, je dis que la synthèse nécessite une action énergétique intense. [...] L'égrégoire le plus simple se crée entre un homme et une femme. [...] En d'autres circonstances, des entités collectives plus complexes s'élaborent. [...] Il s'agit là de créations transitoires, cependant, elles marquent ceux qui y ont participé.

Pour que l'entité dure, l'élan émotif nécessaire doit rencontrer les conditions favorables. [...] Pas plus que l'anatomie, la physiologie, le roman psychologique pris isolément n'épuisent la réalité de l'homme. [...] Décrire l'importance des rapports économiques complexes, mais plus indispensable encore est la perception de l'unité vivante que constitue le groupe social. Parmi ces multiples égrégores, ceux qui ont la durée la plus longue et l'étendue la plus vaste sont les civilisations. »

Soyez grégaires, soutenez Égrégores dès à présent!

C. A.

1. Pierre Mabille à ne pas confondre avec le trotskiste Pierre Naville, *Égrégores, ou la vie des civilisations*.

Trésors de la lettre, des mots et du verbe

EMILE LITTRÉ, oui, celui du Dictionnaire, était également médecin; il s'est donc penché dans un petit ouvrage, publié pour la première fois en 1880, sur les maladies des mots. Nous savons qu'un mot ça naît, ça vit, ça meurt; Littré nous dit qu'ils peuvent présenter certaines pathologies. Après en avoir examiné, étudié et palpé un nombre considérable, Littré a pu, vieillesse venant, en retenir quelques-uns, pris dans son propre dictionnaire, mots qu'il a étudiés au plus près, tant pour sa propre curiosité que pour l'édification du lecteur. Si un dictionnaire décortique le sens des mots à un moment donné de l'histoire, le lexicographe s'efforce d'en rechercher l'origine: latine, germanique, etc., savante ou populaire, etc.

Il est remarquable que certains mots sont pour le moins indisciplinés, et que des sortes de gendarmes de la langue (le trésor commun), tentent d'établir des codes, car il faut savoir ce que mot veut dire. Ainsi s'activent linguistes et académiciens, grammairiens et correcteurs qui cependant reculent pied à pied devant le sacro-saint Usage qui se moque des règles du bien-dire, du bien-écrire et des oukases de tous ces empêcheurs de s'exprimer en liberté.

Littré reconnaît bien volontiers l'autorité de l'usage, et quelquefois son bon sens et aussi sa poésie, mais estime fâcheux ce qu'il nomme « flagrant délit de malversation » et « fâcheuses déviations ».

Une bonne centaine de mots seront ainsi auscultés pour notre bonheur de savoir.

Ainsi, saviez-vous que l'on disait « la prison », que ce mot est devenu masculin, et que les féministes n'y sont pour rien. Dans l'ancienne langue « la prison » existait mais aussi « le prison » pour nommer le prisonnier. Connaissiez-vous l'évolution du mot « libertin » qui ne signifiait d'abord que « fils d'affranchi » puis nomma au XVII^e siècle celui qui s'est affranchi de ses croyances et pratiques de la religion chrétienne, puis qui, plus tard, désignera celui (ou celle) qui vit librement sa sexualité. Un « vilain », c'était l'habitant d'une villa. Mme de Sévigné désignait par « viandes » une salade de concombres et de noix, etc.

QUANT AU TRÉSOR DES MÉCHANCETÉS, c'est la réédition des quatre petits volumes édités à l'ACL par Jean-Manuel Traimond. Réédition revue et augmentée. Boulimique lecteur, J.-M. T. collecte soigneusement sur son ordinateur tout trait qui fait mouche, tout propos original et dérangeant. Car « il faut dire ce

qu'il ne faut pas dire ». Marcel Duchamp. Et le répéter...

Se veut-il vraiment méchant Jean-Manuel avec sa « boîte à outils », sa « poche à venin », son « coffret à poisons »? Sans doute non, mais il s'attaque à la religion, à l'État, à l'économie capitaliste, au sexisme, à la police et à l'armée, à la prétendue justice, aux médias et à la culture officielle, et j'en oublie...

Si l'humour prédomine (M.-Chr. Enckell: « Mon dieu! la révolution arrive et je suis encore en peignoir! », certains textes plus longs brillent par leur beauté et leur intelligence comme ceux de Swift, des situationnistes, d'Alexandre Jacob, etc.)

Lisez bien sur l'affiche: « L'avenir de l'homme n'est plus ce qu'elle était. »

Un graffiti: « Le pouvoir est au bout du fusil. Le fusil est au bout du pouvoir. » Un autocollant tout aussi non violent: « Si la guerre est la réponse, c'est que la question est idiote. »

Et Dieu dans tout ça? Laplace, astronome: « Dieu? Je n'ai pas besoin de cette hypothèse. » Graffiti: « Dieu est mort. De honte. » Diderot: « Le dieu des chrétiens est un père qui fait grand cas de ses pommes et fort peu de ses enfants. »

Stendhal écrit lui que « le meilleur régime politique est la monarchie absolue tempérée par l'assassinat ».

Une affiche suisse nous avertit: « Dimanche: votation. Lundi: à l'usine. » Et le journal *Anarkistiske Brudstykker* déclare que « ceux qui donnent leur voix n'ont plus rien à dire ».

Sur un tract: « Les pauvres ont de la glace en hiver et les riches en été », et A. Rassim pense « qu'un pauvre est comme une aiguille, qui habille les gens, et pourtant reste nue ».

Toujours en Suisse, une affiche prévient poétiquement: « Attention à la fermeture automatique des paupières! », tandis que A. Bloch nous informe sobrement que « plus le futur est lointain, plus il est beau ».

On savait que « ceux qui savent terminer une révolution se trouvent toujours au premier plan pour l'expliquer à ceux qui l'ont faite »; mais, quand c'est R. Vaniegem qui l'écrit, on comprend mieux.

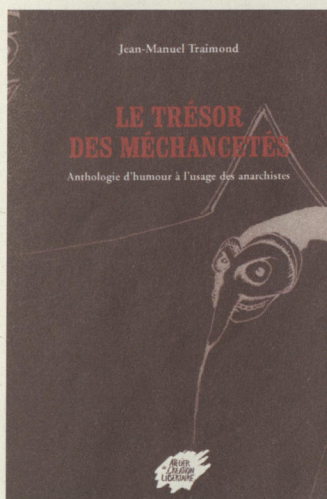
Ces deux ouvrages ont l'avantage de pouvoir être lu dans n'importe quel sens, à partir de n'importe quelle page, et chaque passage ne demande que le temps perdu entre deux stations de métro ou d'une montée d'ascenseur. Car « la vie est courte, mais on s'ennuie quand même », affirme un certain J. Renard.

André Bernard

Émile Littré, *Pathologie verbale ou Lésions de certains mots dans le cours de l'usage*, préface Roger Dadoun, Éditions Manucius, 2004, 156 p., 13 euros.

Jean-Manuel Traimond, *Le Trésor des méchancetés*, atelier de création libertaire, 2004, 256 p., 15 euros.

Disponibles à Publico.



Jeudi 3 juin

Paris

De jeudi au dimanche 6 juin, festival antifasciste pour les 5 ans de *Barricata* avec Conflict, Ya Basta, la Brigada Flores Magon, Fred Alpi et bien d'autres... Contact: <festivalbarricata@hotmail.com>.

Bourges

La sécu nous appartient! Conférence-débat animée par Charles Huard, responsable national de SUD protection sociale et animateur d'Attac Loiret. Organisée par Attac 18, Solidaires 18 et le Collectif des libertaires de Bourges à 20 heures, à l'Hôtel des syndicats, rue Michel-de-Bourges.

Vendredi 4 juin

Paris 12^e

« Ni éducation populaire ni école républicaine », les réflexions de Marcel Martinet, présentées par P. Genex et S. Autexier, à l'occasion de la parution de *Culture prolétarienne* et *Les Temps maudits* de M. Martinet aux Éditions Agone. À 20 heures à la librairie de l'EDMP, 8, impasse Crozatier.

Samedi 5 juin

Paris 11^e

Forum avec F. Montreynaud pour son livre *Appeler une chatte... Mots et plaisir du sexe*, à 16h30, à Publico, 145, rue Amelot.

Paris 20^e

Journée de solidarité avec la coopérative zapatiste MutVitz, avec distribution de café de 15 heures à 21 heures. Projection-débat de films sur MutVitz et sur les récents événements de Zinacantan. Débat avec des membres du Comité de solidarité avec les peuples du Chiapas en lutte. Tables de presse, buvette dans les locaux de la CNT, 33, rue des Vignoles.

Jeudi 10 juin

Grenoble

Claude Astier et les frères Sakarine en concert à 20h30 à la Table Ronde.

Vendredi 11 juin

Saint-Nazaire

Le Front libertaire organise une conférence débat: « Louise Michel, une artiste en Révolution » par Claire Auzias et « Louise Michel et la Bretagne » par Marielle et Didier Giraud. À 20h30 à la Maison du Peuple.

Samedi 12 juin

Marseille 1^{er}

Conférence débat avec Roland Breton qui présentera son livre *Atlas des langues du monde* (éditions Autrement). À 15 heures, au CIRA, 3, rue Saint-Dominique.

Paris 18^e

Projection du film de J. Lamant *Foi d'anar: Maurice Joyeux*, avec une présentation de Thierry Porré, à 15h30 à la bibliothèque La Rue, 10, rue Robert-Planquette, M^oBlanche ou Abbesses.

Paris 11^e

Débat organisé par le collectif du RATP (Réseau pour l'Abolition des Transports Payants): « La répression dans les transports » et présentation de la brochure *Déplacements sous contrôle*, manuel juridique de l'arsenal répressif des transports en commun, à 16h30 à Publico, 145, rue Amelot.

Dimanche 13 juin

Ivry

Gala de l'Union pacifiste avec Fabienne Elkoubi, Michel Valette, Christiane Courvoisier, etc. À 17 heures, au Forum Léo Ferré, 11, rue Barbès.

Radio libertaire

Vendredi 4 juin

Enjoy polar: de 12 heures à 13 heures, l'émission recevra l'Américain Jim Nisbet pour *Le codex de Syracuse* (Éditions Rivages).

Samedi 5 juin

Chroniques syndicales: de 11h30 à 13h30, gestion du personnel par la violence et harcèlement au travail. Avec des salariés d'IBM, GRETA et Gisele Ginsberg, journaliste, écrivain.

Chroniques rebelles: de 13h30 à 15h30, Festival Best of Mixte, du 18 au 20 juin au MK2 Hautefeuille, et *Propagande de guerre*, propagande de paix, un film de Béatrice Pignède, avec la réalisatrice.

Dimanche 6 juin

Chants, contrechamps: de 15h30 à 18h30, retour critique sur le Festival de Cannes, les intermittents et l'actualité cinématographique. Spéciale Allain Leprest pour son concert à l'Européen le 9 juin et son passage au Forum Léo Ferré le 17 juin.

Lundi 7 juin

Les mangeux d' terre: de 9h30 à 11 heures, émission écologiste et libertaire. Thème abordé: la décroissance.

Ondes de choc: de 16 heures à 18 heures, Anne Larue pour *Le surréalisme de Duchamp à Deleuze* (Éditions Talus d'approche). Traces d'humanité, exposition collective à la Galerie Pierre Marie Vitoux.

Les destinées de l'histoire: de 18 heures à 20 heures: l'émission recevra Jean-Claude Vimont pour son livre *La prison* (Éditions Gallimard découvertes).

Mardi 8 juin

Pas de quartier: de 18 heures à 19h30, Martin Monestier, auteur libertaire et atypique, à propos de son livre *Les faits divers*.

Mercredi 9 juin

Blues en liberté: de 10h30 à 12 heures, Delta Blues I.

Femmes libres: de 18h30 à 20h30, à propos de *Droit de Cité pour les femmes* coordonné par Christine Bulot et Dominique Poggi, éditions L'Atelier.

Samedi 12 juin

Chroniques rebelles: de 13h30 à 15h30, Tunisie: la jeunesse paye le prix fort de la répression. Infos sur les procès d'internautes avec des témoins.

89.4 MHz
en région parisienne
et partout sur le net

agenda

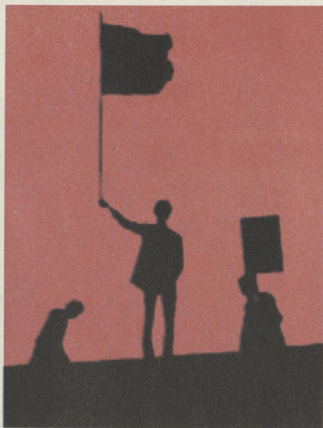
Staline est mort, Poutine est vivant, Oleg, entre les deux, a besoin de soutien

OLEG SEREBRENNIKOV est un des deux anarchistes qui ont été brutalement battus par des fascistes le 23 février dernier à Ijevsk, capitale de la République des Oudmourtes (Russie). Son crime est d'avoir participé à un piquet pour commémorer le 60^e anniversaire de la déportation des Tchéchénes et des Ingouches. Battu à la tête à coups de barre de fer, il est heureux qu'il soit toujours en vie, mais il souffre toujours de sérieux problèmes de santé et a déjà été hospitalisé deux fois depuis l'agression. Pour continuer à être soigné, il a besoin d'argent. Depuis qu'il a commencé à être actif dans la campagne de Votkinsk en 2001, Oleg n'a jamais épargné ses efforts pour le mouvement anarchiste, et il serait honteux pour nous qu'il reste handicapé à vie seulement parce que nous ne pouvons pas lui apporter l'aide médicale dont il a besoin. La place la moins chère dans un hôpital correct et les médicaments reviennent à 100 roubles par jour, soit environ 80 euros par mois. Nous avons réussi à collecter 200 euros pour Oleg, mais ils ont déjà été dépensés pour des médicaments et sa famille est très pauvre.

Anarchist Black Cross de Moscou
PO Box 13, 109028 Moscow, Russia

Note du traducteur

Ijevsk est à environ 1300 kilomètres au nord-est de Moscou, entre la Volga et l'Oural.



Déportation des Tchéchénes et des Ingouches : les 23 et 24 février 1944, Staline décide de déporter la quasi-totalité des Tchéchénes et des Ingouches au Kazakhstan, ce qui causera des dizaines de milliers de morts.

Aujourd'hui, cette date sert de journée de mobilisation pour tous ceux qui, en Russie, luttent contre la guerre dans le Nord-Caucase.

Campagne de Votkinsk en 2001 : Votkinsk (100 000 habitants environ) est une ville ouvrière à 60 kilomètres d'Ijevsk où, suite à un accord entre les États-Unis et Poutine, les autorités voulaient implanter une usine de retraitement de vieux missiles nucléaires américains (à noter que le Congrès américain s'était opposé à l'implantation de cette usine dans le désert du Nevada, la jugeant « trop dangereuse » pour la population puisqu'un village était située à près de 300 kilomètres).

La mobilisation de la population, appuyée par des anarchistes et des écologistes radicaux, a permis d'empêcher l'implantation de cette usine.

Nouvelles des fronts

DANS LE MONDE, le travail tue plus que la guerre, remarque l'Organisation internationale du travail. Et certains nient la réalité de la guerre sociale que les dominants mènent à leur profit contre le Travail! Tous les ans, les travailleurs payent un tribut équivalent à plusieurs Verdun, à savoir 2250000 personnes, j'ai bien écrit, lecteur incrédule, 2 millions et des brouettes de cadavres. Parmi ces morts, sans monuments mais toujours inconnus, 22000 décès d'enfants. Chiffres effarants si on y ajoute quelque 270 millions d'accidents du travail. Pour ceux, en France, qui échappent à la mort, il y en a encore quelques-uns, la pénibilité du travail a augmenté de 10 % en dix ans, et le travail « à grande vitesse » touche 56 % des salariés, sans parler des horaires flexibles, irréguliers et le travail de nuit qui s'accroissent. En bref, du vrai bonheur! Et dire que quelques crétins moralistes, qui le confondent avec l'activité, affirment encore que le travail c'est la santé! Et si tu l'ouvres, le patronat tue. Toujours selon l'OIT, dans un rapport rendu public le 20 mai, dans 72 pays, des militants ouvriers sont victimes de discriminations syndicales, d'ingérence et quelquefois de violence. Tous les continents sont concernés, la palme revient aux Amériques mais la Chine (que les fêlés du drapeau rouge d'occasion se rassurent) et le Zimbabwe tiennent leur rang.

Pour les autres, ils peuvent bien crever de misère! En 2003, le nombre d'allocataires du Revenu minimum d'insertion (RMI), c'est comme ça qu'on appelle en bobo-langue les miséreux, a augmenté de 4,9 % soit 1 million cent vingt mille, après une hausse de 1,6 % en 2002. Peuple, trop oublié, foutre Dieu! à quand ta légitime colère? La servitude volontaire n'a-t-elle pas fait son temps?

Dans la même foulée, Facom (outillage) met la clé sous la porte et délocalise 250 emplois à Taïwan, et le gouvernement du Québec supprime 16000 emplois de fonctionnaires. Electrolux (électroménager suédois) ferme son usine de Stockholm et supprimera 500 emplois en 2004, 1000 autres en 2005. Tout fout le camp dans ces pseudo démocraties de moins en moins sociales, la Suède aurait perdu (pas pour tout le monde) 90000 emplois industriels en trois ans. Quant aux Lu, le tribunal de grande instance d'Évry a rejeté leur demande d'annulation de la procédure de licenciement économique des 816 salariés virés. Justice de classe, non point, justice tout court!

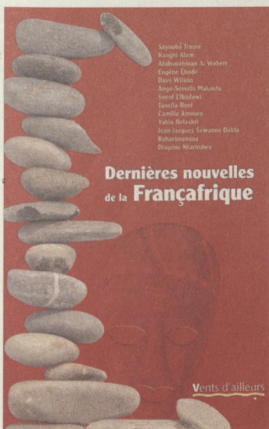
En bref, que de mauvaises nouvelles, mais ne tient-il pas qu'à nous de changer la tendance? Peut-être après les vacances et la casse de la Sécu, sait-on jamais, on sera moins fatigué après les congés pour quelque temps encore payés... Pas trop d'optimisme toutefois, car comme disait Charles de Gaulle: « Tant qu'il y a de l'essence, Y'a pas de résistance. »

Hugues
groupe Pierre-Besnard

Dernières nouvelles de la Françafrique

Débat de la librairie Quilombo

en présence des auteurs le mercredi 16 juin à partir de 19h45 au CICP



AFRIQUE. Continent de toutes les richesses enfouies sous tous les maux. Des mots, des morts et du sang. L'Afrique va mal. Mais qui le dit? Ses enfants. Ses artistes. Ses auteurs aussi. À l'initiative de Raharimanana et de Soeuf Elbadawi, des voix africaines déchirent le voile de la Françafrique par le biais de la nouvelle. Magouilles, barbouzes, tortures et autres manipulations. Tout y passe. Plongez dans ces histoires secrètes qui rendent palpable la Françafrique, aux allures bonhommes et malsaines, réelles et étranges, coloniales et postcoloniales à la fois. Avec des textes de Sayouba Traoré au Burkina Faso, Kangni Alem et Jean-Jacques Sewanou Dabla au Togo, Abdourahman A. Waberi à Djibouti, Eugène Eboade au Cameroun, Dave Wilson et Camille Amouro au Bénin, Soeuf Elbadawi aux Comores, Tanella Boni en Côte d'Ivoire, Yahia Belaskri en Algérie, Raharimanana à Madagascar, Diogène Ntarindwa au Rwanda.

Au CICP, 21 ter, rue Voltaire, Paris 11^e, 01 43 71 21 07, www.librairie-quilombo.org

Pantiña

Elle retourne sa vie à tous les sillons du monde,
seule, pas à pas, accompagnée de fantômes indicibles,
avec ses cheveux blonds ébouriffés
de fines boucles serpentine,
son regard bleu, triste et lourd et sa bouche petite
ciselée de ses lèvres amincies par de troubles effrois.

La nuit m'orgasme d'elle :

Elle m'ouvre ses yeux
et ses bras et ses cuisses.
Ses moiteurs de blonde cèdent à mes doigts.
Sa bouche frémit aux frissons de mes lèvres à son cou.
Elle égrène et gémit des mots madrilènes inachevés
à mon oreille.
Ses petits seins roux s'érigent sous ma langue,
je m'abouche à leur peau sucrée du sang de l'érable.

Puis,
mes crocs de vieux chien s'arriment à la soie de son flanc.
Son ventre blanc ondule et se durcit,
se contracte en des spasmes brûlants
sous les coups de sabot d'un faune
et une larme perle de ses cils à sa tempe.

Enfin,
une autre vient glisser de son œil à sa lèvre
attisant de son sel le foyer de sa douceur gourmande.

Alors,
sa croupe s'ouvre, roule et se cambre,
s'offre à la vague en elle qui vient.
Son cri au mascaret l'inonde
tandis que j'accoste à l'amarre de ses reins.

Gérard Camoin



Bernard Thomas-Roudeix



Bernard
Thomas-Roudeix
gouache
et collage

Paroles

Paroles brandies
Paroles de fer
Du vin des soifs insondables
Au bar du Vieux Clown torve

Armes vaines
Des gueules crachées
Au comptoir des Trois Mondes
Qui voudraient croire encore au bleu menteur du ciel

Et les vivats se brisent
Édentés
Contre le mors

Il n'est plus temps

Gérard Camoin